



Carpații

Depoziți legal: M. 8.137-1958.

Director: Aron Cotrus + REVISTA DE CULTURA SI ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL Redactor: Traian Popescu

24 Iunie 1927

U trecut 50 de ani de când simțirea a devenit cuget și cugetul fapt!

O jumătate de veac prinsă'n cumpănirea omului între a rămâne gând nedospit sau a se ridica spre zările senine, luminată de preceptele legionare. Răstimp verii, plin de prăbușiri și înălțări, de frământări în desnădejde, de bucurii în înfrângerea propriei nepuțințe... Asta a fost dintru început doctrina omului nou: aluat statornic în plămada spirituală a neamului românesc pentru a-l scoate din îndoială și a-l ridica în istorie.

Nenumărați au fost eroii și martirii în istoria oropsită a Valahilor. Din negura epocii lui Burebista și Decebal și până în epoca sumbră a comunismului distrugător de suflete, numele celor ce s'au jertfit pentru aceeași cauză sfântă, stau mărturie în Cartea de Aur a neamului.

Dar printre ei, ca o lumină nestinsă și veșnică, străluce numele lui CORNELIU ZELEA CODREANU! În mijlocul atâtor exemple de mare respect, se desprinde acest fiu al Moldovei care a adus cea mai statornic contribuție întru salvarea sufletului românesc și pregătirea zilei de mâine a neamului.

Gândirea lui, croită pe temelile nesdruncinate ale spiritualității creștine și sprijinită pe virtuțile sufletești ale străbunilor Traci, a frânt în două istoria. Acum 50 de ani, în seara de 24 Iunie 1927, s'a pus piatra unei noi zidiri sociale și politice. Zidire smulșă din apăsarea materiei, a egoismului și-a urci.

(Urmează în pag. 2.)

PATLAGELELE ROSII

de Traian POPESCU

LA REFONTE INTIME DE L'HOMME

par Basile Rutaskol de la KALEONE



AND cămășile verzi ale Legiunii Arhanghelului Mihail mășcău desalungul plajurilor românești, ridicând moralul clasei țărănești și al muncitorilor exploatați de oligarhia partidelor politice și de ovrei, partidul comunist din România era redus la cel circa o mie de membrii, pe care l-a avut, când trădarea regelui Mihai și tancurile rusești l-au deschis porțile spre conducereaării.

Se poate ține doreți că între 1927 și 1944 percepțiile doctrinei legionare ale lui Corneliu Zelea Codreanu-Căpitănu, au provocat un miracol în spațiul românesc pe punct de contaminare de virusul comunistoid, adus de sfârșitul primului război mondial.

Ungaria, Germania și nu mai vorbim de Rusia țaristă, erau prada convulsărilor și oribilelor crime puse la cale de marxism. România căuta să se strecoare. Campaniile fulgerătoare din Ungaria terminată cu victoria armatei române asupra hoardelor comuniste ale lui Bela Kun, urmată de ocuparea Budapestei, au curățat această țară de marxism, constituind un indemn în acest sens pentru Germania și noile State, Cehoslovacia și Polonia, care sfârșiră deasemenea ultimele agresiuni ale bolșevicilor, stăpâni pe destinele poporului rus.

România, devenită "Mare", în realitate reîntregită în granițele firești ale Daciei, prin revenirea voluntară la

(Urmează în pag. 2 și 3.)



INDIVIDU, par son propre métabolisme psychique, n'est pas porté à la compréhension des situations qui demandent le moindre sacrifice personnel, pour que l'harmonie générale soit préservée. Cette harmonie, tellement indispensable à son propre épanouissement, ne l'intéresse point. Elle ne révèle un certain écho — négatif et purement personnel d'ailleurs — que lorsque son bien-être ou son intérêt particulier se trouvent menacés. Alors, presque violent, il en fait cas, exigeant que "justice" lui soit faite, que la "sacrifice" soit imposé (aux autres), comme si la notion d'harmonie n'était pas l'objet essentiel de la vie en société, mais le droit exclusif de sa noble personne.

C'est l'aspect schématisé de la mentalité qui régnait dans l'espèce humaine depuis des millénaires. Avec l'apparition des doctrines marxistes du XIX^{ème} siècle et le pourrissement — transformés en dogmes — ont fini par rendre l'individu totalement réfractaire à l'appel de la morale, de la compréhension, de l'effort personnel, de la logique même des faits. L'âme humaine, depuis des décennies, offre les signes d'une détérioration nocive, d'une pervers-

(Suite pag. 3 et 4.)

- 3

La refonte de l'homme

elles sont nombreuses, permanentes et inévitables. Mais elles se manifestent justement parce que les hommes n'ont pas encore saisi que la véritable insuffisance est intime, personnelle. Le jour où l'homme aura le courage de s'auto-analyser, de prendre au sérieux les déficiences qui le dominent, de les considérer comme les véritables ennemis à combattre, lorsqu'il verra que sa propre perfection est beaucoup plus importante que le combat mené pour soutenir une position bruyante et illicite, CE JOUR-LÀ l'individu aura accompli le pas le plus important sur l'échelle de sa modification structurelle.

De même, on a tendance à considérer que les incitations et les défis extérieurs sont seuls responsables de nos réactions ou de nos décisions. L'homme tombe facilement dans cette erreur car il lui est beaucoup plus facile d'accepter cette ligne de conduite que de faire un retour sur lui-même et de se poser la question angoissante "Mon égoïsme et mes désirs de grandeur ou de puissance ne jouent-ils pas le rôle principal dans la décision que je vais prendre?"

Parce que la réalité la vraie image de notre statut dans la société actuelle: aux images-chocs venues du dehors, l'individu répond par le prisme de son égoïsme et de son égoïsme coutumiers; modifié souvent par des ambitions folles ou soutenu par des mensonges et des violences incroyables.

L'homme est loin encore de comprendre que toute sa conduite se cristallise au fond de lui-même, dans le creuset de son âme. Il est persuadé que son attitude est la conséquence de l'événement externe qui frappe ses sens. De plus, ce qu'il prétend faire lui semble naturel et... excusable. C'est ainsi qu'il s'éloigne de la ligne de l'équité et de la justice.

Le vice, la ruse et la perversité surgissent spontanément chez l'individu dépourvu du sentiment de la justice, de l'équité et de la morale. Or, ces sentiments ne naissent pas soudainement dans l'esprit de l'homme. Ils ont besoin d'une préparation, d'une explication, d'une persévérance qui ne se développent pas du jour au lendemain. Il y a toute une éducation à faire, une éducation difficile, pénible, mortifiante. Peu d'individus sont doués pour suivre la voie de l'éducation en profondeur ou se montrer désireux de la faire, la seule cependant capable de réhabiliter la créature humaine et de lui assurer le bénéfice d'un nouveau pas vers la grandeur spirituelle.

C'est à ce carrefour de l'existence humaine que se placent les grands enseignements de Cornelli Codreanu. Il a saisi, avant tous les penseurs politiques de l'époque que le sort de l'homme — et donc de la société — se joue sur les coordonnées intimes de l'être spirituel. RIEN, ni geste, ni attitude, ni réforme, ni révolution, ne peuvent être considérés "chose essentielle" dans le monde extérieur avant qu'un changement profond de mentalité n'ait eu lieu dans les profondeurs de l'individu. L'homme n'est dans la société que le reflet de sa propre spiritualité, c'est-à-dire de son âme cachée. C'est dans ces profondeurs qu'il se forge une personnalité, une manière d'envisager les choses et de se comporter, une éthique politique ainsi qu'une morale personnelle. C'est dans cette âme cachée que l'individu livre le grand combat de sa vie, qui décidera de la structure de sa mentalité et de son comportement.

Cette âme, donc, est le point vulnérable de l'individu. C'est d'elle que tout réformateur politique consent de sa responsabilité doit s'occuper avant tout s'il veut sauver l'homme et la société. Car l'expression socio-politique de l'individu ne sera que le résultat visible de ce qu'on a patiemment semé dans l'âme invisible de chaque créature.

Le propre de l'homme est sa spiritualité, c'est-à-dire l'élévation chaque fois plus haute de son être, dans un élan de perfection intime. Ce perfectionnement, au fur et à mesure qu'il s'accroît, projette dans sa conscience les bienfaits de sa progression. Les attitudes humaines, de n'importe quelle nature, sont les fruits de ces bienfaits de la modification spirituelle. Personne n'y peut échapper, soit en bien, soit en mal.

Cornelli Codreanu a saisi ce processus et l'a élevé au rang de norme fondamentale de la doctrine légionnaire. Et l'individu peut être bon ou mauvais, honnête ou escroc, cruel ou magnanime, orgueilleux ou modeste, haineux ou généreux, etc., c'est qu'il y a un POINT dans sa constitution intime où les influences extérieures — bonnes ou mauvaises — agissent et modifient et provoquent une structuration mentale nouvelle. Tirer l'individu de l'impasse où l'a poussé l'anarchie régnante et éviter à la société de

POEME

de Ilarion Albu PETRICAN DESPRINDERE

Am privit înapoi
spre văile ce mi-au fost împărăție de vise...
Dormeau încă sub cetina nopții gaze și flori.
Iar satul chircit, aștepta să cânte cocoșii,
străjuț de turia cea mare, prinsă'n iederă...

Am privit în jur
să simt duhul pământului în clipa plecării...
In lumina cernită a zorilor
tremurau sălcii în șoptiri ascunse,
pline de tainice gânduri și temeri...

Am privit în mine
spre hăul atâtor dorinți și iluzii...
Se sbuciumau în fibrele cărții o lume,
dar n'am zărit adâncul pierzării,
ascuns printre stihii și negură...

Am privit înainte
spre zarea purpurie a unei noi dimineți...
Suliți de lumină deschideau căi ne-ncepute,
soarta mă'ndemna în necunoscut...
Tăcut, mi-am luat tralsta și-am plecat la drum...

De-atunci,
nestingherit colind în lumea cu himere,
gustând bucurii, înfrângeri și victorii...
Dar sufletu-mi de-apururi va plânge satul,
cu turia cea mare prinsă 'n iederă...

s'enliser dans la promiscuité marxiste, ne dépendent que de cette remise en valeur du principe spiritualité dans la vie socio-politique.

La refonte profonde de l'homme, envisagée par la doctrine légionnaire, devient la seule voie de salut, car elle seule va au fond des choses. L'être humain a plus que jamais besoin d'une éducation basée sur d'autres coordonnées que celles qui l'ont amené à la perversion, à l'égoïsme et à l'athéisme, qui le caractérisaient actuellement. Sa vie et son avenir en dépendent.

Boysos donc reconnaissants à Cornelli CODREANU qui, il y a 40 ans, a ouvert le chemin de la véritable révolution, celle qui ne peut avoir lieu que dans l'âme de l'individu.

Refaire une mentalité nouvelle, plus morale et plus éthique par un effort sur soi-même et rétablir la spiritualité en tant que finalité ultime des aspirations humaines, voilà les deux essences qui ont guidé la trajectoire tumultueuse du Mouvement Légionnaire et qui l'ont gardé intact jusqu'à aujourd'hui.

Quel meilleur exemple de vérité inattaquable que l'épopée du Mouvement Légionnaire dans son combat plein de sacrifices, dans son combat pour la réalisation d'un homme nouveau!...

VIN LEGIONARIII!

Senini, pe marea de vise a neamului,
în ochi cu scripă de speranță nouă,
din fabrici și mine, dela carte și plug,
ca un vai ce-și cunoaște menirea,
vin legionarii!...

Frângând în ei oboseala și greul,
prin arșiță, vânturi și ploale,
peste dealuri și stânci prăvălitate,
oaste tânără de vestitori falnici,
vin legionarii!...

Vuesc văile de cânt și voie bună...
Omu-și ridică fruntea spre cer.
Sărutul renaște în oraș și sate,
când svonul se 'ntinde tainic în lume,
vin legionarii!...

Zid ne'nfricat de piepturi călite,
frunți luminate, pe căi de destin...
Din Bug pân' la Tisa, din Ceahlău în Pind,
senini, pe marea de vise a neamului,
vin legionarii!...

COSMOGONICA

Când nevăzut, pe nevăzute coarde
Arcușu 'ndoale spațiul și tăcerea,
Neantu-și rumegă 'n surdina vrerea,
Stelele fug în tropăit de hoarde...

Din infinit, grăunte de lumină,
Prin văi de haos cale își deschide,
Purtând pe umeri flămuri și hlamide,
Glob olărit de mână cea divină...

Destinul lui, din veșnica gândire,
Îl poartă prin coclauri siderale...
Cânt nestrunit, pe nesfârșita cale
Ce-l duce spre mălastra lui menire...

Arcușul i-a urât timpul și firea,
Peste neant și spațiu și tăcere,
Căldura lui să fie-o mângâiere,
Sub raza lui să nașcă, omenirea!

de Ion I. MIREA

JUDECATA DIN URMA

Și dacă n fost să-l îneca pământul câscat
de dedesupt s'a auzit cum în clipa din urmă
vinovații fără scăpare
cereau umilita iertare...

S'au răsturnat orașe
s'au prăbușit fabrici și uzine
apele n'au mai curs
— fuseseră înghițite de cei înecați,
arborii și-au plecat crengile
și stelele de sus amușeau
stelele de pe frunțile murdare
— "Iertare, strigau, iertare!
și-atunci peste păpăni lor s'a făcut
întinerie și mai adânc și mai mare;
grădinile uitate s'au umit
— cei uciși noaptea și îngropați
în grădinile din închisori
nu l-au primit..."

Apoi au venit tancurile, buldozările
și-au netezit
noaptea de vineri 4 martie 1977
n'a mai văzut soarele...



CANTEC

VARIANTA I

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
un bălat cu prăgăla
să arunce cu așchia
în frunte la Tania
venită cu sania
curvă din Siberia

robiți buni
cât adorm la rugăciuni
strâng în pumni
mușuroale de cârbuni
și cu jar și cu tăciuni
cu stele și gărgăuni
până o da foc la nebuni...

VARIANTA II

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
paloge și-o herghelie
și volinici în pâlce de-o mie
să scrie istorie.

Frunzele robesco pe ramuri
cailor au căzut în hamuri
frunțile mac greu sub prăguri
literele dorm pe steaguri
vulturii au zburat fără armuri.

România —
de-o mală și să fie
cineva care să scrie
vechea năruita hără
s'o adune ca pe spițele de roată.

VARIANTA III

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
ce-a mai fost să reinvie.

Cel uciș
să fie duș
să deschidă lacătele dela uși.

România liberă,
România tânără
potrivindu-ți aură.

Va veni binecuvântata și
pe netrebnici să nu-i prind
lăsa-l — că de vil vor putrezi.

Ioan I. MIREA

Paris, 1977.

ROMANIA SI DREPTURILE EI ASUPRA BASARABIEI

ULTIMATUM-UL UNIUNII SOVIETICE ADRESAT ROMANIEI

de Alexandru SUGA



N seara zilei de 28 Iunie 1940, la orele 10, Molotov, pe atunci ministru de externe al Uniunii Sovietice, înmânează ministrului plenipotențiar român, N. Davidescu, o notă ultimativă, cu amenințarea războiului, prin care Uniunea Sovietică cerea României predarea Basarabiei și Bucovinei în termen de 24 de ore. După o știre transmisă de agenția de presă TASS la 29 Iunie 1940, Uniunea Sovietică motivează cererea predării Basarabiei și a Bucovinei de către România în felul următor:

1. România a exploatat în 1918 forța militară sovietică, răpind Uniunii Sovietice o provincie locuită în majoritate de o populație ucraineană, distrugând cu această ocazie unitatea seculară a Ucrainei.

2. Uniunea Sovietică n'a acceptat niciodată faful României și a protestat necontenit.

3. Deoarece slaba putere militară aparține trecutului, Uniunea Sovietică crede că a fost lăsată în mare măsură această problemă, care a fost lăsată în mare măsură.

4. Pentru pierderile suferite de Uniunea Sovietică timp de 22 de ani se cere ca despăgubire cedarea Basarabiei, locuită în majoritate de o populație ucraineană legată istoric și prin limbă de Ucraina.

5. România trebuie să accepte argumentele sovietice și să dea răspuns în timp de 24 de ore.

Nota ultimativă predată de V. M. Molotov conținea și o hartă pe care era trasată o linie groasă cu creion roșu reprezentând viloarea graniță dintre România și Uniunea Sovietică.

Fostul ministru de externe al României și reprezentantul României la Moscova, până la începerea războiului (Iunie 1941), Grigore Gafencu, ne relatează în monografia sa — de altfel una din cele mai răspândite lucrări privind istoria contemporană — „Preîntâlnirea de la Ghera, 1941”, Paris 1944, că ministrul Davidescu a citat la exilul lui Molotov că ultimatum nu este bazat pe date istorice și că cele două provincii cerute de Uniunea Sovietică fac parte integrantă din regatul României, și că ea înșăși a recunoscut acest fapt. Pe Molotov nu-l împresoarează nici date istorice și nici dreptul. Molotov răspunde simplu și sarcastic: „cele două provincii, sau războiul”.

În cursul nopții se telegrafiază la București conținutul notei ultimative sovietice, iar hărta aceeași a fost trimisă guvernului prin curier diplomatic.

Primul Consiliu de coroană

A doua zi, adică la 27 Iunie 1940, regele Carol al II-lea convoacă de urgență la palat un Consiliu de coroană, la care iau parte toți miniștrii în funcțiune, toți foștii prim miniștri și șefii marilor unități militare, pentru a lua termenul și răspunsul ce trebuia dat guvernului sovietic. Cu această ocazie s'au avut discuții aprinse, iar părerea participanților diferită. „Unii” pedau pentru „cedare”, alții pentru „respingere”. La acea dată situația României era cât se poate de proastă. România se găsea singură, fără aliați în fața unui dușman puternic. Din punct de vedere militar eram dezorganizați și lipsiți total de armament. Regele Carol al II-lea creșea o armată de operă, carea îi schimba uniforma în fiecare an, flințea ei personal și împreună cu amanta sa, Elena Lupeșcu-Wolf și rudele ei, erau acționari la fabrica de postav, care livra ștofi pentru uniforme militare. Aliați externi nu aveam. Mica Antantă, compusă din Cehoslovacia, Jugoslavia și România nu mai exista din 1938. Nici aliații cu Polonia nu mai exista din anul 1939, deoarece la acea dată Polonia nu mai exista ca stat, fusese atacată împreună de Germania și Uniunea Sovietică în anul 1939, invinșă și împărțită între puterile agresoare. La acea dată un fapt era cert. Frontiera României erau garantate de Anglia, printr-o garanție dată de Anglia și Franța la 13 Aprilie 1939. Și această garanție avea însă o slăbiciune: Anglia și-ar fi onorat garanția numai dacă România și-ar fi voit „să reziste”. În situația de atunci Anglia ar fi fost gata să ajute, dacă România și-ar fi opus pretențiilor rusești și ar fi fost gata să-și apere frontiera cu arma.

La 27 Iunie 1940 garanția ulterioară vestice erau numai

vorbe goale. Franța era ocupată de trupele germane, iar Anglia la acea dată făcea curte Uniunii Sovietice, și chiar așăa Uniunea Sovietică s'ar interveni în Balcani, socotind această zonă, ca o zonă de influență sovietică. Mai mult chiar, la sfârșitul anului 1939 Anglia căuta să se exchiveze dela garanția dată în Aprilie 1939, condiționând un eventual ajutor numai dacă Turcia va acorda asistență României. Grigore Gafencu era de părere că o astfel de garanție suplimentară pe care o cerea Anglia era greu de îndeplinit.

Deci, din partea aliaților — unii îi numesc chiar în zilele noastre aliași noștri firești —, nu se putea spera nimic.

Situația României în acele momente era foarte grea. Ce era de făcut? Nu existau decât două posibilități: respingerea ultimatumului înseamna războiul, acceptarea lui înseamna capitulare. După discuții aprinse se ajunge în consiliul de coroană la o înțelegere, și anume guvernul român să apeleze la bunele servicii ale Germaniei și Italiei. În acest scop ambasadorul german este invitat de urgență la palat. Acolo se găseau în afară de Carol al II-lea, primul ministru Titărescu, ministrul de externe I. Gîrnuț și ministrul palatului E. Urdăreanu. Titărescu expune situația creată prin înaintarea ultimatumului sovietic. Regele Carol se adresează guvernului german ca și să găsească posibilitatea de a ajuta România în împrumutarea stat de criză în care se găsește, să livreze armament și muniție și să influențeze guvernul Bulgariei și Ungariei să nu intervină. În timpul convorbirii, ambasadorul german este căutat urgent de un curier diplomatic care îi înmânează un plie confidențial cu mențiunea „foarte urgent”. El deschide și acolo stătea scris: „Prezențați-vă imediat la ministrul de externe din București și comunicați că guvernul sovietic ne-a informat în cursul nopții că a cerut cedarea Basarabiei și a Bucovinei de nord de la guvernul român. Pentru evitarea unui război între România și Uniunea Sovietică, noi sfatul guvernului român să admită cererea guvernului sovietic. Rugăm comunicați telefonice executarea înădrinării”.

Se știe — după relațiile lui Grigore Gafencu —, că regele Carol s'ar fi infuriat și că ar fi înșușit chiar pe ambasadorul german. Terminându-și misiunea, ambasadorul german părăsește palatul. Imediat apare și ambasadorul italian Feltrino Ghigli, care și el aduce din partea guvernului italian un răspuns care nu diferă cu nimic de cel al guvernului german. Și Italia sfătuia cedarea.

În situația dată se hotărăște o tactică de tergiversare. În acest scop, ministrul plenipotențiar din Moscova este împuternicit ca să predea în cursul zilei de 27 Iunie 1940, înaintea de expirarea ultimatumului, guvernului sovietic, din partea României, următorul răspuns: „Dorind ca și guvernul sovietic rezolvarea pașnică a conflictului dintre cele două guverne, guvernul român este gata să cerceteze propunerile sovietice. De aceea, guvernul român roagă guvernul sovietic să aibă bunăvoința de a fixa timpul și locul pentru tratarea litigiului. Guvernul român va numi delegați, imediat ca va primi răspunsul guvernului sovietic și speră că tratativele cu reprezentanții sovietici vor duce la legături de bună prietenie între România și Uniunea Sovietică”.

Al doilea ultimatum sovietic.

Nota răspuns a guvernului român nu mulțumește guvernul sovietic. Acesta nu dorea tratative, căci avea frică ca nu cumva trupele germane, care erau la acea dată în lăgere pe frontul din apus să nu fie diolate și apoi deplăseate ca să apere frontiera României. Pe de altă parte, Uniunea Sovietică voia să ocupe cât mai repede ultimele teritorii ce îi erau repartizate prin acordul secret Molotov Ribbentrop din 23 August 1939. Uniunea Sovietică era de părere că orice înădrinare ar putea să modifice situația în defavoarea ei.

De aceea, chiar în cursul aceleiași nopți, adică în noaptea de 27 spre 28 Iunie, ministrul român din Moscova este chemat de urgență la ministrul de externe sovietic, unde i se înmânează o a doua notă ultimativă, cu următorul conținut:

1. Teritoriile Basarabiei și Bucovinei vor fi evacuate de trupele române în timp de patru zile, începând din ziua de 28 Iunie orele 14, ora Moscovei.

2. Trupele sovietice vor ocupa teritoriile Basarabiei și Bucovinei în același perioadă.

3. Orașele Chișinău, Cernăuți și Cetatea Albă vor fi ocupate în ziua de 28 Iunie.

4. Guvernul român este responsabil pentru predarea în bună stare a materialului feroviar, a instalațiilor din fabrici, podurilor, depozitelor, aeroporturilor, instalațiilor electrice și telefonice.

5. O comisie compusă din doi reprezentanți, numiți de fiecare guvern, va reglementa eventualele litigii ce se vor ivi cu ocazia retragerii trupelor române din sumumitele teritorii.

6. Guvernul sovietic așteaptă răspuns până în ziua de 28 Iunie 1940, orele 12, ora Moscovei.

A doua notă sovietică creșea o situație nouă, și nu mai exista decât o singură soluție, și aceasta era cedarea Basarabiei și a Bucovinei. Consiliul de miniștri convocat de urgență hotărăște cedarea și cu puțin timp înainte de expirarea termenului fixat de Rusia sovietică, ministrul N. Davidescu predă guvernului sovietic nota guvernului român, care avea următorul conținut:

„Pentru evitarea complicațiilor serioase în urma uchiții forței și la deschiderea ostilităților în această parte a Europei, guvernul român se vede obligat a accepta evacuarea trupelor cerute de guvernul sovietic”.

Guvernul român roagă să fie prelungite termenul de pre-

vălătură în punctele 1 și 2, deoarece îi va fi greu să-și evacueze trupele în patru zile din cauza ploilor și inunda-

țiilor.

Occuparea Basarabiei a Bucovinei și a regiunii Herța.

Doleanțele guvernului român nu sunt luate în considerare, și, după cum anunță înconic agenția de știri sovietică TASS, trupele sovietice au pătruns în ziua de 28 Iunie 1940 „granița românească” și au început să ocupe orașele Cernăuți, Chișinău și Cetatea Albă. Comandamentul militar sovietic n'a mai putut seama de data contractată, și a doua zi trupele sovietice au ajuns la Prut, dearmând multe unități și împiedicându-le să se retragă pașnic, așa cum se stabilise.

La data de 28 Iunie, adică în momentul când guvernul român și-a dat asentimentul ca să-și retragă trupele din teritoriile cerute de Rusia bolșevică, nu se cunoștea vitoarea frontieră dintre cele două țări, deoarece harta sovietică nu sosise încă la București. Abia la seara ei s'a putut observa că Uniunea Sovietică ceruse și regiunea Herța, un județ din Moldova care nu fusese niciodată parte nici din Basarabia și nici din Bucovina. Comisia care a fost împuțernicită să traseze frontierele pe teren, a lucrat continuu până la 21 Iunie, adică până la începerea războiului contra Uniunii Sovietice, fără a ajunge la un rezultat concret, adică de a fixa frontiere pe teren. În plus, la 28.10.1940 Rusia bolșevică ocupă într-o noapte brațul Chilia și câteva insule situate pe partea română a acestui braț.

Protocolul sovietic.

Uniunea Sovietică nu se mulțumește numai cu ocuparea Basarabiei, Bucovinei și regiunii Herța. La Prut începe un adevărat război al nervilor. Au loc repetate trageri de artilerie, rafale de mitraliere și chiar incursiuni militare. În Basarabia se făceau manevre militare și concentrări de trupe. Unitățile românești din Moldova erau martore oculare la jocurile de reflectoare sovietice și aveau șmotul greu al motoarelor unităților motorizate, și în special al tancurilor. Se pregătea invazia României, dar deocamdată ea nu are loc.

Oricum cu cele mai elementare cunoștințe de istorie își poate da seama că argumentele ministrului de externe sovietic pe care le-a invocat cu ocazia ultimatumului, nu se bazează nici pe drepturi istorice, nici naționale și nici pe titluri de drept internațional. În spatele argumentelor, sau a născocirilor lui Molotov, se oglindește înțelegerea secretă semnată la Moscova în anul 1939, înțelegere făcută între Uniunea Sovietică și Germania, și conform căreia, ele urmau să se ajute reciproc la împărțirea Europei. Mai mult, chiar înainte de înmânarea notelor ultimative ministrului român N. Davidescu, în noaptea de 26/27 Iunie, Uniunea Sovietică se asigurase de ajutorul german.

Spre o înțelegere germano-sovietică.

Din documentele publicate după cel de-al doilea război mondial reiese că în prima perioadă de pregătire politică a războiului, Hitler era dispus să ajungă la o înțelegere cu Polonia, și anume pe chestiunea orașului Danzig. În acest sens s'au făcut propuneri secrete, în Octombrie 1938, în-

nuarile și Martie 1939, și anume, pe lângă rezolvarea problemelor de frontieră, și o invitație Poloniei la împărțirea Rusiei. Se știe că Polonia ar fi rămas dator cu răspunsul. Atunci Hitler s'a gândit la o altă ipoteză: „Dacă Polonia nu este dispusă să jertfească orașul Danzig și să împartă Ucraina pe seama Rusiei, atunci ar putea împărți Polonia cu ajutorul Rusiei”, ne relatează diplomatul italian A. Rossi. La începutul anului 1939 internaționala comunistă atacă vehement pe Hitler, acuzându-l că făurește planuri pentru anexarea Ucrainei. În primăvara aceluiași an, Stalin personal apăsă pe Hitler și declară în fața celui de-al 18-lea congres comunist, la 10 Martie 1939, că: „așa-tătorii la război vor să scoată castelele din foc cu mâna altora”. Se știe că această declarație a fost făcută cu intenția să fie auzită la Berlin, iar Molotov declară la 31 August în fața Sovietului Suprem că la Berlin s'a înțeles oferta lui Stalin făcută Germaniei în primăvara aceluiași an. După discursul lui Stalin urmează o serie de tratative secrete între Germania și Rusia. În acest timp se fac schimbări de posturi în Rusia. La 3 Mai 1939 este schimbat ministrul de externe Litvinov, evreu, și înlocuit cu Molotov. Concomitent cu tratative secrete dintre Germania și Rusia, pe de altă parte se duc tratative în Franța și Anglia pe deoarte, cu Uniunea Sovietică pentru încheierea unui pact de asistență militară. Tratativele se tergiversază până către sfârșitul lunii August, deoarece Rusia bolșevică cere modificarea tratatelor de pace, ocupare de teritorii, și liberă trecere peste Polonia și România. Cu toate presiunile ce se fac asupra acestor două țări, de către Paris și Londra, niciuna dintre aceste țări nu sunt dispuse să permită trecerea trupelor rusești. Pe bună dreptate, se susține, de ambele părți, că odată intrate trupele rusești se afla despre pretențiile rusești și lată că se produce o senzație. În noaptea de 31 spre 23 August 1939 se face cunoscut printr-un comunicat oficial, publicat în același timp la Moscova și la Berlin, că ministrul de externe al reichului, Ribbentrop, va face o vizită oficială la Moscova, pentru a încheia la Moscova un tratat de neagresiune, cu Uniunea Sovietică. Ribbentrop ajunge la Moscova în ziua de 23 August și chiar în cursul aceleiași nopți se semnează și se da publicității un pact de neagresiune, care bineînțeles, nu conținea nimic extraordinar. Există însă bănuiala că între cele două țări semnatoare, ar fi fost semnată și o înțelegere secretă.

Ce se stabilise? Puterile vestice cunoșteau pretențiile rusești, așa că ușor își puteau închipui, că Rusia nu încheia pactul dacă nu i s'ar fi făcut propuneri precise. Diplomații francezi, care se aflau la Moscova se întorc acasă fără rezultate. Germania plătește mai mult! Amiralul francez Drax se consolează însă cu constatarea: „sunt bucuroși că accepti oameni încreceți și vicleni au încheiat un pact cu germanii, și nu cu puterile vestice”.

Ce s'a stabilit într'adevăr în noaptea de 23/24 August 1939 a aflat omenirea abia la terminarea războiului. Printre documentele căruie în mâinile aliaților s'a găsit și un tratat, între Uniunea Sovietică și Germania, semnat în același noapte care conținea numai patru puncte, se împărțea Europa de răsărit, frățeste între cele două puteri semnatare. În punctul trei se stipula următoarele: „Cu privire la sud-estul Europei atenția Uniunii Sovietice se îndreaptă spre Basarabia. Partea germană declară destineri totale pentru acest spațiu”. Cu alte cuvinte Uniunea Sovietică căpăta un drept asupra Basarabiei.

Puțin timp după înțelegerea Molotov-Ribbentrop, începe cel de-al doilea război mondial. Mai întâi atacă Germania Polonia, la 1 Septembrie, iar la 17 Septembrie declanșează și Rusia războiul contra Poloniei. Anglia și Franța declară război Germaniei, dar nu și Rusiei. Rusia începe campania militară contra Finlandei. În cursul aceluiași an Rusia Sovietică este declarată agresoră și eliminată din Liga Națiunilor dela Geneva. În toamna aceluiași an Rusia bolșevică cere ultimativ, și prințese trupul de gutațiune de trupe sovietice în Tarle Baltice, în timp ce trupele germane erau ocupate în vest. Uniunea Sovietică anexează Tarle Baltice, adică și Lituania, care conform înțelegerii secrete din August 1939 trebuia să cadă Germaniei. Ingrosită de victoriile germane pe frontul de vest, se hotărăște să ocupe și Basarabia, mai înainte ca trupele germane să devină libere.

Atitudinea României după 23 August 1939.

O întrebare pe care și-a pus-o și și-o pune fiecare român: ce-a înțeles guvernul român după semnarea tratatului de neagresiune dintre Germania și Uniunea Sovietică? Până în prezent avem două surse de informare. Mai întâi lucrarea citată mai sus a lui Grigore Gafencu și

lucrarea fostului ministru de externe din guvernul legi-
onar, Mihail Sturza, intitulată "Sinuciderea Europei", lue-
rarea apărută în limba engleză în Statele Unite ale Ame-
ricii.

Grigore Gafencu se străduiește a demonstra, că guvernul
român din acea dată, cât și regele Carol al II-lea, nu fi-
rește pătrunși de spiritul național, că ar fi luat măsuri pre-
ventive de apărare în cazul unui atac sovietic, și că Ro-
mânia, chiar s'ar fi bătut pentru apărarea teritoriului
național. Deocamdată nu ne stau la dispoziție documente
ale statului român, așa că cele declarate de Grigore Ga-
fencu rămân simple supoziții. Cert este, că la acea dată
armata română nu era pregătită pentru apărarea integri-
tății naționale. Armata română nu era înzestrată nici
cu echipamentul militar necesar, iar în celace pri-
mărie, armamentul, lipseau unitățile de tancuri, iar de
motorizate nici nu putea fi vorba. De la Ion Emilian, aflăm
că în timp ce era concentrat cu unitatea sa în Cetatea
Albă, a trecut pe acolo primul ministru Gheorghe Tătă-
răscu, care în fața ruinei cetății le-a făcut, celor concen-
trați următoarea declarație: "Ofițeri, subofițeri și soldați,
vă jur aici pe ruinele marelui cetății, că noi nu vom ceda
niciun petec de pământ românesc". Și după aceea, de zile
mai târziu, aflăm tot de la Ion Emilian, că unitățile ro-
mâne din Basarabia au trebuit să se retragă "fără a trage
un singur foc de armă, nici măcar să se apere de atacurile
misiile și imobile efectuate de avioane din Basarabia".
Din relațiile, mai bine să din rapoartele transmise de
membrii ambasadelor germane din București către Berlin,
aflăm că ministrul de externe din acea vreme, Grigore
Gafencu, s'ar fi exprimat într-o convorbire cu repre-
zentanți germani, că România se gândește să ajungă cu
Rusia la un compromis, și anume să ofere Rusiei partea de
sud a Basarabiei. Această declarație este contrară celor
scrise de Gafencu, sau declarate de Gheorghe Tătărăscu.

Pe de altă parte, Mihail Sturza, care pe acea vreme era
ministrul plenipotențiar al României în Danemarca, rela-
tează în lucrarea sa că deși se cunoșteau concentrările de
trupe sovietice la Mistro — prima dată la începutul lunii
Noiembrie 1939 —, iar după aceea la începutul anului
1940 —, și anume concentrări masive de trupe sovietice,
la București nu se întreprinde absolut nimic. De la Mihail
Sturza aflăm că marele stat major german a informat pe
stăutul militar român din Germania, colonelul Vorobchie-
vici, la mijlocul lunii Mai 1940, despre importante concen-
trări de trupe sovietice la frontiera cu România. Ofițerii
germani erau surprinși de faptul că guvernul român nu
la nici o măsură specială de apărare. Colonelul Vorobchie-
vici transmite la București informațiile și sugestiile pri-
mite, dar văzând că la București nu se întreprinde nimic,
stăutul militar pleacă personal la București și cere
audiență la Grigore Gafencu. Acesta îl ascultă și-l răspun-
de zăbind: "Domnule colonel, sunteți un alarmist". Se
pare că Grigore Gafencu nu era așa de neinformată. Acesta
și că demisia la 1 Iunie 1940, și vom înțelegi după 27
Iulie că ambasadorul al României la Moscova, și fiindcă
reprezentanții al ministrului de externe român Grigore Ga-
fencu, scrie în cartea sa că guvernul va apăra integritatea
teritorială, acesta împreună cu alți politicieni români, su-
trăinut conferinței de pace dela Paris un memoriu în care
nu se menționează nimic despre pierderea Basarabiei și a
Bucovinei.

Politica României față de Germania.

Ce-a determinat guvernul german să susțină în anul
1929 și 1940 interesele rusești? Vom enumera câteva dintre
cauze.

1. Afacerea Tilea.

În momentul încheierii acordului Molotov-Ribbentrop
(23 August 1939), politica externă a României era dirijată
de Londra. Nu se exagerază dacă se susține că România
era guvernată dela Londra și dela Paris. Primăvara anului
1939 este o dată importantă pentru Germania. La 17 Martie
1939, ministrul plenipotențiar român la Londra, Viorel
Tilea, prezintă la ministrul de externe britanic un raport
despre un pretins "ultimatum" din partea Germaniei, raport
în care se spune că guvernul român posedă informații
dela sursei sigură, că Germania va ocupa în Iunie viitoare
România așa cum s'a întâmplat cu Cehoslovacia.

Cu toate că guvernul român a demis în următoarele
24 de ore "informațiile din sursa sigură" ale lui Viorel
Tilea, totuși guvernul englez ordonă punerea trupeilor
engleze în alarmă, iar presa engleză, condusă în majori-
tatea ei de evrei, a exploatat în mod propagandistic, în
desfavoarea Germaniei, așa numitele informații ale lui
Tilea, intrate în istorie ca "minciunile lui Tilea", Cam-

pania propagandistică începută de corurile evreiești n'a
înecat tot timpul războiului, iar trupele britanice, au fost
numai la terminarea războiului deconcentrate. Pagubele
aduse politicii germane au fost incontestabile.

Pentru germani atitudinea lui Tilea a fost de neînțeles,
mai ales faptul că fostul membru al "Frontului românesc"
al lui Vaida Voievod între anii 1936/1937 a livrat, după
cum ne informează un istoric german "de mai multe ori
informații valoroase ambasadelor germane din București".
Istoricul german Andreas Hilgruber nu poate găsi o ex-
plicație, de ce Tilea, din filo-german, devine odată cu
numirea lui la Londra filo-englez. Ambasadorul german
de pe acea vreme la Londra era de părere că Tilea n'a
acționat din interes pentru țara sa, ci a făcut parte dintr-o
grupă de oameni de afaceri care voiau să torpileze traie-
tivele economice care se făceau pe acea vreme între Ro-
mânia și Germania.

Cu toate că ministrul plenipotențiar englez din capitala
României Regional Hoare, face un raport detaliat guver-
nului englez, rugându-l să scie timp să se sisteze transmi-
terea stărilor alarmiste prin posturile de radio engleze ca
fiind oficiale, corurile guvernamentale engleze se cram-
ponează de "ultimatum" și li dau și mai departe crezare.

Sirea se desminte de mai multe ori la București și chiar
dela Paris, unde pe atunci era ministrul plenipotențiar
Gh. Tătărăscu. Viorel Tilea n'a fost schimbat din postul
de ambasador, ci este chemat numai la raport, dar se
reîntoarce în curând la Londra. Acest fapt a întărit cre-
dința corurilor germane că ministrul român dela Londra
a acționat din inițiativă și cu aprobarea guvernului român.

2. Anglia și Franța garantează frontierele României.

În afară de afacerea Tilea, care a adus Germaniei prejui-
ciii morale prin încrederea unei propagande antigermane,
pe acăr mondială, raporturile germano-române aveau să
mai fie împovărate și de alt fapt politic.

La 13 Aprilie, deci la aproape o lună de zile dela afacerea
Tilea, Franța și Anglia se obligă să garanteze frontierele
României.

Asistența promisă de guvernele engleze și franceze nu era
îndreptată asupra nici unui stat și se putea acorda numai
la cererea expresă a României, și numai în cazul când
aceasta voia "să reziste".

Propaganda germană acuză puterile vestice că, prin
acordarea garanțiilor dela 13 Aprilie 1939, acestea au făcut
un pas spre războiu.

3. Asasinarea lui Corneliu Z. Codreanu.

Asupra relațiilor germano-române mai plutea, începând
din Noiembrie 1938 și o tensiune de ordin ideologic-politic.
Se știe că asasinarea lui Corneliu Codreanu, la 30 Noiem-
brie a avut loc imediat după ce Carol al II-lea se însoa-
rează dintr-o vizită prin capitalile europene, și avușese chiar o
întrevvedere cu cancelarul german Adolf Hitler și cu mare-
șalul Göring. La București se răspândise șovul că asasi-
narea lui Codreanu a fost făcută cu aprobarea lui Hitler.
Răspândirea acestor șovuri a mâniat și mai mult pe
conducătorii germani. Presa germană vorbea despre crima
regelui Carol al II-lea. La sfârșitul anului 1938, au fost
predat în semn de protest ministrului plenipotențiar ro-
mân, toate decorațiile primite de personalități germane
din partea guvernului român. O serie de personalități
române, printre care și profesorul Gh. Brătianu, sunt
trimise la Berlin pentru mediere. "Asasinarea lui Codreanu",
declara șeful presei germane, "este atât de oribilă,
încât atitudinea presei germane corespunde emoției cauzate
de crimă".

Asasinarea lui Codreanu a fost folosită la încheierea
tratatelor economice germano-române. Regele Carol al
II-lea răscumpără bunăvoința germană cu concedii foarte
mari.

Politica României față de Rusia.

A. În timpurile mai vechi.

În decursul istoriei, poporul român a stat în "calea tu-
turor războaielor", pământul și avutul lui fiind răvniți de
invadatori. Din secolul al 14-lea Muntenia, și din secolul
al 16-lea Moldova stăteau sub suzeranitatea turcească. Dacă
ținem seamă de situația zilelor noastre, atunci putem tra-
ge concluzia că pe vremea turcilor, legile țării, obiceiurile
pământului, credința n'au fost atacate. Turcii nu aveau
dreptul să achiziționeze pământ în Principate și nici să
câștească moșteniri, nici să facă prozeliti. Când veneau să
ridice "tributul", trebuiau să se anunțe, și "însoțiți" de

reprezentanții domnului, veneau la Iași sau la București.
Și totuși, românii nu se simțeau liberi, ei voiau să fie
liberi. Din această cauză au privit împrejur, și s'au aliat
când cu polonezii, când cu nemii, dar n'au putut să se
debaraseze de pacoste. La puțin timp după ce principatul
Moscovei se "eliberază" de sub jugul tătarăsc, Moscova
înțeapă a stănge pământurile slave și devine o putere în
accesionare. Această putere este vizată și de domnitorii
români. Într-un tratat dintre țarul Alexei Mihailovici și
Gheorghe Ștefan la 7 Mai 1656 se stipula printre altele,
că cetățile și teritoriile pe care le-au despărțit turcii de
Moldova vor fi recucerite cu sabia și apoi predate domni-
torului român. Tot în același sens se încheie la 13 Aprilie
1711 între Petru cel Mare și Dimitrie Cantemir, tratatul
dela Lujk. În acest tratat se preconiza "reîntregirea Mol-
dovei".

Rușii intră ca aliați în Moldova. Sunt primiți împără-
tește, dar se comportă mai rău decât barbarii timpurilor
trecute. Rușii sunt înfrânți la Stănilești și începe pentru
Principatul român prima parte neagră a istoriei, epoca
fanarioților. De atunci și până astăzi au invadat teri-
toriile române de 12 ori. Cea mai lungă perioadă de ocupa-
ție rusească, și cu mult mai gravă decât perioada fanario-
tă, a început la 23 August 1944, durează încă și nimeni
nu știe când se va termina...

B. Rusia anexează teritoriile române.

Dacă țării din secolele trecute se obligau în scris să
"cucerască și să ajute la reînțregirea Moldovei", țarul
Alexandru adoptă o altă tactică. La 12 Mai 1812 ane-
xează o parte din Moldova, și anume ținutul dintre Prut
și Nistru, care era cunoscut în Rusia în istorie cu numele
de Basarabia.

În urma păcii dela Paris din 1856 Marile Puteri obligă
Rusia să retrocedeze partea de sud a Basarabiei, Moldovei.

La 4 Aprilie 1877 România încheie un tratat cu Rusia.
În acest tratat se acorda dreptul de trecere al trupelor
rusești peste teritoriul României. Rusia se obliga să "ga-
ranteze integritatea" frontierelor României. În timp ce
trupele române acoteau armata rusă din încheierea turce-
ască la Plevna, autoritățile rusești ocupă sudul Basara-
biei. În schimb ne dau un alt teritoriu românesc luat dela
turci. La Berlin, rușii declară în fața întregii lumi că
"Rusia garantase frontierele României numai față de
turci".

C. Lenin deschide porțile închisorii popoarelor din Rusia.

Imediat după înăscunarea regimului comunist în Rusia,
Lenin, în calitate sa de șef al statului comisarilor sovietici
și Stalin în acea de comisar al naționalităților se-
nează la 19 Noiembrie 1917, un decret-lege, prin care se
stabileau următoarele drepturi ale popoarelor imperiului
țarist:

- a) Egalitatea și suveranitatea tuturor popoarelor Ru-
siei;
- b) Drepturile popoarelor de a decide singure, de a de-
veni autonome, de a forma state independente;
- c) Înlăturarea oricărui privilegiu național;
- d) Dezvoltarea minorităților naționale și a grupurilor
etnice pe teritoriul Rusiei.

În temeiul acestui decret, Basarabia se declară indepen-
dentă la 24 Ianuarie 1918, iar la 27 Martie 1918, Statul
Țării omului reprezentativ local decide alipirea la Româ-
nia, adică revenirea în mijlocul poporului român de unde
fusesse rupt cu mila de ruși și închis în închisoarea popo-
rului.

În declarația oficială de unire se putea citi: "Republica
Democratică Moldovenească în hotărâre ei dintre Prut,
Nistru, Marea Neagră și vechile granițe cu Austria, ruptă
de Rusia acum o sută și mai bine de ani din trupul vechii
Moldove, în puterea dreptului istoric și dreptului de neam,
pe baza principiului că noroadele singure și-și hotărăscă
soarta lor, de azi înainte și pentru totdeauna se unește
cu mama sa România".

Din lucrarea lui dr. Mircea Mușat și Ion Ardeleanu
aflăm că: "Presă timpurie a publicat numeroase reportaje
și știri de la manifestările ce au avut loc în tot cursul
lunii Aprilie 1918 pe întinșul țării". Mai departe putem
citi: "Proclamaarea independenței Republicii Moldovenești
a fost salutată cu entuziasm, așa cum se arată în presa
vremii, de toată suflarea țării" Mihail Sadoveanu, Ion Pri-
lat și alți scriitori români semnează chemări și articole
în legătură cu Basarabia.

D. Guvernul sovietic actual reînviă Basarabia.

Comuniștii ruși au început revoluția lor cu lozincă "In-
dependență" și "deschiderea porților imperiului țarist al
popoarelor", sperând însă că popoarele ne-ruse vor cădea
în capcană și că vor rămâne și mai departe în închisoa-
rea popoarelor, de data asta cu alt nume, în loc de "țarist",
în "comunist". Conducerea comunistă n'a văzut cu ochi
buni "independența românilor din Basarabia" și nici "ali-
pirea Basarabiei la România" și s'a opus realității. Pu-
terile vestice, care acționau în numele Rusiei, pe baza unui
tratat din 1914, au recunoscut la 20.10.1920 suveranitatea
României asupra Basarabiei.

E. Guvernul sovietic recunoaște suveranitatea Româ- niei asupra Basarabiei.

Am văzut mai sus că la început Uniunea Sovietică nu
vrea să țină seamă de voinea populației române din Basa-
rabia, dar cu timpul își schimbă părerea și prin semna-
rea următoarelor acte, recunoaște suveranitatea României
asupra Basarabiei.

a) La 4 Iulie 1933 se semnează la Londra între Uniu-
nea Sovietică, Jugoslavia, Cehoslovacia, România și Tur-
cia "Convenția asupra definiției agresorului". În pream-
bulul convenției, statele contractante se obligă să-și ape-
re teritoriul și libera dezvoltare a instituțiilor lor", iar
pentru asigurarea și menținerea păcii, se asigură "tutu-
r popoarelor inviolabilitatea teritoriilor țărilor lor".

Conform celor stipulate, la 4 Iulie 1933 România era
putere suverană asupra Basarabiei, teritoriul României
cuprindea și Basarabia, iar România se obligă să-și ape-
re, iar Uniunea Sovietică garanta integritatea teritorială
a României.

Dar nu numai tratatul era clar, chiar ministrul de ex-
terne sovietic de la acea vreme, Litvinov declară public
la semnarea acordului: "Semnând această convenție, știu
prea bine că voi face cadou Basarabia".

În plus, înainte de semnarea convenției dela Londra, se
precizează printr-un raport politic, pentru a se înlătura
controversa în viitor că "prin teritoriul trebuie înțeles
alte, teritoriul asupra căruia un stat exercită de fapt auto-
ritatea sa".

b) În mod direct, Uniunea Sovietică, recunoaște su-
veranitatea României asupra Basarabiei, în notele dela 9
Iunie 1934, prin care se reia legăturile diplomatice între
România și Uniunea Sovietică. În nota diplomatică trans-
misă României de către Uniunea Sovietică, aceasta din
urmă declară: "Guvernele țărilor noastre își garantează mu-
tual plinul și întregul respect al suveranității fiecăreia
din statele noastre și al libertății interne și în dezvoltarea
fiecăreia din ele, și în special a oricărei agitații, pro-
pagande și al oricărei fel de intervenție sau de sprijin al
acestora".

Mai clar nu se putea spune.

După semnarea celor două acte, toată lumea era de pă-
rere că Uniunea Sovietică a recunoscut suveranitatea Ro-
mâniei asupra Basarabiei. Nu numai românii, ci și oamenii
politici europeni, și oamenii de știință de drept interna-
țional. Toate argumentele erau în favoarea României: po-
puția Basarabiei era formată dintr-o majoritate covârșito-
re de români, făcuse parte din Moldova, populația își
exprimase dorința, pe baza unui decret sovietic să fie li-
ber, să-și aleagă forma de guvernământ și chiar să se
desăpească de Rusia. Toate acestea erau necoțitina de
bolșevici, care sustineau până la 9 Iulie 1933 că România
a ocupat un teritoriu sovietic. Dacă România n'ar avea drept
tut asupra Basarabiei, deocare aceasta n'a existat ca stat
în 1812, că Basarabia ar fi înțecat cu toate forțele ce-i stă
la dispoziție să "românească" populația Basarabiei, și alte
nașdăli de felul acesta. Aberațiile sovietice nu erau luate
în considerare de nimeni, nici de populație și nici de
oamenii de știință.

Singurii care trămbăiau "nerozile rusești" erau "mem-
brii partidului comunist", și atunci, în anul 1924, ca și
astăzi. Se știe că pentru subordonarea comunistilor față
de o putere străină, partidul comunist român a fost inter-
zis în anul 1924. După acela și a activat în stătină, și-a
ținut congresele în stătină, iar conducerea lui era for-
mată din străini. Unii dintre ei nu aveau nici măcar lim-
ba română... unii dintre ei vor veni chiar în tancuri...

Rusia Sovietică nu-și respectă angajamentele.

Ne reîntorcăm la mijlocul lui Iunie 1934. Rusia bolșe-
vică recunoaște alipirea Basarabiei la România, cu alte
cuvinte recunoaște suveranitatea României asupra Basa-

- 13

POEME

de Ion TOLESCU

SI SINGUR STAND IN RUGA DOMNITORUL...

— „Ci, Doamne'n semn că'n Tine mi-l comoara
de pururi filtoare strălucire,
Io, ce pre nume Mirocea mi aice țara,
Ti-am citorit aiașă mânăstire;

că'n iupță mi-ai fost stălp și-ajutorință
s'ajung sub voia Ta întemlat,
mi-l Oitul marior câtă nevointă
să'ndur până la Tine mi-ai fost dat.

Moșneag ce sânt, în mine simt stejarul,
ci, Doamne, fili alăvit că sânt așa;
mi-l neamul mic dar știe'ntr'eg hotarul
că port în mine rădăcina Ta.

Urmași mei, lucrări plăcute Tie,
Că mâine'n calea lumii Te vor scoate,
te-ajută, Doamne, gândul să le fie
ogorul Tău cu roade luminate.

Astfel în cripta Cosiei, Prea Sfinte,
mi-am zidărit acj spre Tine chela,
că neșchimbă afiatu-mi-am în minte
credința-mi ne'ndoită... Si deaceia

dă-mi, Doamne zis Ta cea ne'nserată
și Duhul Tău în vecl nevesteji,
să-mi fie fapta'n țară fără pată
și cugetul în Tine prea smerit...
—
Si singur stând în rugă domnitorul,
lăi depăna la mlașul nopții vișu...
În străul lui se'ngemăna covorul
ce'n purpură'mbracase paraclisul.

Un steag în lângă el ținea veghere
și Jar la mâini îl tremura'n găteți...
Parcă vorbea sub tainica țocare,
că sfinții lăscutau din sugrăveli,

ION TOLESCU
1977

CÂND PLANSE CODRUL

Când planse codrul cruntei Transilvanii
Poet'n vierșul lui i-a dat cuvânt
Si-aga strigară'n tainice țărani
Si strigă astăzi morții din mormânt.
Noi vrem pământ!

Al morții vânt cu mâna lui halna
Copiit tăi că-ți amușe dela sân.
Așa strigi tu, o, dulce Bucovina,
Cu codrul tău, ce-l trupul nostru frânt,
Noi vrem pământ!

Si strigă codrul blândeii Bazarabii
Pe Mistrul ou celăle'n surghiu...
Si Pindul cel ce l-au răpus sătrapi...
Si Dobrogea lui Mirocea cel Bătrân,
Noi vrem pământ!

Așa strigăm, când plângi tu, Românie,
Intemnițaii filii tăi... și când
Ași toată țara: enut și tobăgie
Se-aude frunza'n codru fremătând,
Noi vrem pământ!

TRECE MOISA AL VADANEI

Fragmente de roman de Nicolae NOVAC



MOISA al Vădanei se născuse la trei luni după ce soasia în sat vestea că tatăl său murise pe front, pentru Țară, Neam și Regu, cum spusese primarul, Ion Mitoră, în cuvântarea ce ținuse la desvelirea Monumentului Eroilor ridicat în mijlocul satului, la sece ani după terminarea războiului, când satul își cinstea „cum se cade și cum se cuvine” (tot vorbele primarului), „Eroii săi”.

Malcăsa îl boleasa Moisa, căci se luate cu talcă-său din dragoste, nu pentru avere, cum făcuseră alții în sat, și ținea mult ca prin el, numele lui talcă-său și al Dolnașilor să se perpetueze. Dar, cum în sat mai erau încă mulți alți Moisi, conform zăconului și pentru o identificare mai precisă, Moisa Dolnașu intrase în gura satului cu numele de Moisa al Vădanei.

Încă din faze, malcăsa, rămasă văduvă, își revărsase asupra lui toată dragostea ce-o nutrise pentru talcă-su. Când leșea cu el în uliță, atând pe scaunul dela poartă, seara, îl arăta cu mândrie vecinilor, spunând: — El seamănă lui talcă-său! E Moisa al meu în carne și oase.

Taman așa, spuneau vecinii. Apoi adăugau: — Să l-i dai lu Moș Mitru să-l învețe meșteșugul fluerului, căr fi păcat să nu știe cânta din fluer. Că vezi, tu, Marie, se zice că numele lor dela fluer li se trage. Mulți flueriști au fost în satul nost', dar, ca Moș Mitru, bunicu-su și ca Moisa al tău, mai rar. Aștia au, din neam în neam, doina, în sânge. Se nasc cu ea, și mor cu ea. Ca privilegii, învață cântecul încă din gânce.

La serbarea dăvelilor monumentului eroilor din sat, Moisa Dolnașu, în costum național cusut de bunică-său chiar în anul morții ei, peste care primarul îi pusese în diagonală un triclor românesc pe care primărea Virtutea Militară a lui talcă-său, stătea tânguindu-se între malcăsa și bunicul său abilit de vreme și necasuri, dar încă roși în obraz ca un măr de măsancă. La brau, malcăsa îl împlinea fluerul lui talcă-su, că, zicea ea, „să fie și el săracu de față când îl desvălesc monumentu”. Pentru ea, monumentul din mijlocul satului, era al lui, a lui Moisa al ei, de și pe placa de marmură, sub cască militară înconjurată de frunze de stejar, mai erau așiate și surite, încă 24 de nume. Maria Dolnașu, adoptase însă monumentul ca el ei. În fiecare Sămbătă stropia și mătura de jur împrejur și înlocuia chita vegică de busuloc, cu alta proaspătă. Fusese și patru muscate: două de-o parte și două de cealaltă a busulocului. Două roși la margini și două albe lângă ele, în vase de lut amăluțite și înflorate pe care ea le cumpărase dela un olar ce trecea vara prin satul dela marginin Dunării, acuma între dealuri ca un pul de pitulice în culbul său. Moisa, venea și el cu malcăsa, în fiecare Sămbătă și-o ajuta la curățit, cărând gunoii și aruncându-l în șanțul depe marginea șoselei. Ori unde ar fi fost, la joacă cu alți copii de seama lui, sau la acaldă, de și n'avea ceas și nici nu știa încă celi timpul după noare, când se apropiau orele ciniei spre seară, știa și se îndrepta în grabă spre casă.

— Un 'te duci, îl întrebau ceilalți copii.
— Mă duc cu muma, la talcăi...
— Ce apui prostii mă, că tu n'ai tată, spuneau ei.
— Ba am, răspundea el cu siguranță în glas, ca și când, eu adevărat ar fi avut.
— Păi, dacă ai, unde-i, că noi nu l-am văzut niciodată?
— I-acolo, la monument.

Și pleca. Nimic în lume nu l-ar fi oprit dela această mică bucurie a lui de copil: întâlnirea cu talcă-său pe care nu-l văzuse nici el niciodată, dar știa că-i acolo, prezent, căci, de fiecare dată, o auzea pe malcăsa atând de vorba cu el, spunându-i tot ce se petrecuse peste săptămână în sat cum stău gvoade, cine-a murit și cine-a înmormântat sau măritat și terminând întotdeauna cu cuvintele calde pe care numai doi îndrăgostiți și le spun în cele mai intime momente din viața lor.

Așa a crescut Moisa al Vădanei: între dragostea mamei și monumentul eroilor din mijlocul satului. Și din ce creștea și înainta în vârstă, din ce malcăsa spunea tot mai mult, oricui ar fi stat a-o asculte, că el îl seamănă lui

talcă-său, că-i Moisa al ei, care, neavând parte de viață, crește acum în copilul lui. Și, Moșu, bunicul său, era mândru de el, când îl pune pe gunoichi și zicea:

— El, ce mic nepoate, azi morgem mai departe cu fluerul!

Și-l arăta cum să ție fluerul lipit de buze, cum să sufle în el și cum să-ți poarte degetele, tremurându-le pe gâurele fluerului ca să scoată „tonu”.

— Văzuți-l tu cum tremură gusa părărelelor când cântă'n pom?

— Văzuți, răspundea el scurt.

— Așa, nepoate, așa. Tonu' nu se scoate din țeava asta dacă-ți porți peste ea degetele moarte. Trebuie să le dai viață. Oă, vezi tu, Dumneșu a dat pasărilor gusa, iar nouă oamenilor, degetele. Și cu degetele astea, noi împlinim minunea pe care păărele o împlinesc cu gusa. Înțelegi tu ce vreau să-ți spun eu?

— Înțeleg, Moșule! Așa-i apunea: Moșul, nu bunicul.

— Atunci, hai să vedem cum m'ai înțeles. Ia-o după mine.

Își ducău fluerile la buze, privindu-se în negrul ochilor. Moș Mitru o lua înainte, și el, îl urma. Și se mira moșneagul de lățeala cu care nepotul prindea înțelesul „tonului”.

— Al „țalanț”! Îl spunea el mândru când terminau. O să-l întrec pe tată-...

Și copilul se bucura de bucuria bătrânului.

Când a terminat patru clase primare, premiant întâi cu cununa, Moș Mitru l-a pus mâna pe umăr în timp ce se îndreptau spre casă și l-a zis:

— Mare cinste ai făcut neamului nostru astăzi, nepoate. Păcat că nu-i și tată-ai aici, să te vadă cum treci cu cununa prin sat. Dar, ce să-i faci, așa a fost să fie. Așa a vrut Dumnezeu.

La auzul acestor cuvinte, malcăsa, care mergea cu altele femei mai la urmă, începu să plângă. Moș Mitru se opri încruntat, se întoarse spre ea și-i spuse:

— Ce te scîlțosești muliere... Copilul îți face cinste și omenie și tu, în loc să te bucuri, îți plăci ochii... Tacă-ți gura, că situa de azi nu-i și de bocit ei al de bucurie. Am vorbit cu domnu' director și-l face acte să meargă la toamnă la gimnasiu la Borovici, cu bură ca „primu întâi” din clasă și orfan de război, că doară, nu de florile cucului i-au dat lui talcă-său Virtutea Militară.

Nu mai după ce-i văzase inima în galop, Moș Mitru își dădu seama că greșise spunându-le ceea ce el lucrase pe ascuns și cu migaia de săptămâni de sila, cu directorul școlii primare din sat, pentru nepotul lui. Simțise seacăta, nu numai din spaima ce eliza acum în ochii norei sale, dar și în tremurul ce scuturase trupul nepotului.

— O făcui!... Uite, imi pare rău... Guu, ar fi trebuit să v'o spun mai pe'ndelete, dar, măs lău gura pe dinainte, umplea-o-ar pământul, că nu știe când să vorbească și când să tacă.

Apoi ea tresări dintr'un via, roști gândul ce-i trecuse prin minte.

— Morgem să vedem ce zice și tată-ai, nepoate.

Se îndreptară cățuși trei spre monument.

Din ochii mamei, curgeau lacrimi tăcute.

Când ajunseră, se opriră în fața monumentului. Bătrânul își decoperi capul și-și duse căbătul la inimă. Apoi cu voce blândă și tremurată, spuse:

— Moisa, copilul tău al tău, nepotul meu, pe care-l cheamă tot Moisa ca și pe tine, ție-a făcut tie el neamul nostru mare fală astăzi... Uită-te la el, Moisa dragă de acolo de unde ești... Vezi-l cununa de pe cap?... O vești... Imi spune mie inima o' vești... Spune-i tu lui ce să facă că eu, încă, mi-oi ție de-acum gura închisă și n'oi mai spune nimic. Dacă el vrea s'ajungă plăcurarul sau purcarul satului, cu toată mîntea ce l-a dat-o Dumnezeu, că pământ mult, ca să fie stăpîn, tu știi, n'aveam, treaba lui. Pogonul cel-lar pe cinștea și omenia la din război și cele câteva table de pământ ce l-or rămâne dela mine când oi veni și eu la tine, nu l-ar ține toată viața nă de roame, nici de cald. Da eu, cu mîntea mea proastă, tot știe căr fi mai bine să meargă la gimnasiu la Borovici și să fie primul din neamul nostru, domn în cântărire, sau dascăl, sau notară, sau popă, aici la noi în sat. Tu, Moisa, învață-l cum crezi mai bine, că-i copilul tău, mie numai

de George BALDOVIN

Alții, prigoniți în Basarabia însuși caoleni a stabilită în "Regat" (Valahia, unde au dus cu ei o ligență neliniștită și un spirit curios, mereu vindic căci proveneau dintr-un mediu politiceste nesigur. A Rusu era basarabean și studiase în Eiveti, după cel lui Victor Cousin. Înăși găsi adevărata realizare ca tui numai în Moldova. Cunoștea polemică asupra p năității "Cântării României" (teine a scrie-o; Balcescu Rusu, aceștia sunt termeni) nu-și era, în fapt obice. Acea visare epopeică despre țara originară, acea pie în fresco despre poporul plecat în benie care își a tește despre țara natală rămasă departe-nu pot veni spiritului unui român din Valahia, cum era Balcescu, cu Rusu era un basarabean, așadar un român deasă nat de a latorie arbitrar. În această "Cântareș maniel" cu tablourile ei teribile și vindicative este doctos producția lui. Înăși B. P. Hasdeu își găsi loc mai în Principate deși A. Hădeu, scriitor în române în rusă, fusese fără greutăți un literat în două limbi

Șar putea zice că "literatura basarabească" ar fi pr

În timp ce Moș Mitru "voia cu forța" pe malul râului ce curgea prin mijlocul satului și trecea prin fața casei lui Dima, nepotul său, Molăa al Vădanei, se căznea, cântă din flautul doina elobanului care și-a pierdut oile, și potă umfla cu cinstite mognesagului suta ce i-o promisese. Căci așa a fost de când e lumea, vili cu vili și morții cu morții, și tot așa, tot așa, sechina nimeni și nimic.

A cântat, în ziua aceea, Moș Mitru, din Sluieru-
meat, doina clobaniului când s-a pierdut oile, așa

— Ei, învățați la ceva astăzi, dar nu ca să-mi iei a
Da eu, tot ți-o dau, c'o s'o mai dregem noi pe ici-colo

LA UMBRA NUCULUI BĂTRÂN

birt la Gorgi pe seama curvestinei lui Gorgi, avea a lui
care-a făcut un copil de fată. Cineva i-a dus vâslea
Pavel și el, plaza rea, și-a lăsat nevasta și copilul în pa-
și-a alergat să scape fratele de bătaie, auzind că el sur-
gase și el e singur și beat. De nebuună, când l-a văzu
intrând pe fratele un pe ușa'n birt, a prins coraj și s'a ni-
pusit asupra stălerilor. Pavel, s'a băgat între ei și
a spus: Atunci când anul din stălerilor ar fi scurs cuti-

LA GRANDE THRACE

par Prof. Alex. BOLDUR

LIAISONS INTERZONALES

Une grande importance présente les liaisons interzonales. Les quatre cartes pour ces liaisons démontrent l'unité du territoire examiné par nous.

La première carte commence avec la localité Volodava, qui a des correspondants dans la zone 2 — Gnidava et Mlodava et descend dans la zone 4 du Dniester supérieur, où nous avons Vidava, Liadava et Chaiava, ensuite Olceadave (Olceadava), deux fois.

Toujours dans la même carte nous avons les liaisons pour le radical bus. Le radical, si important pour le caractère de Thrae a du territoire examiné par nous bus, commence dans la zone 1 avec Busovno et Busc et passe directement dans la zone 4, où nous avons Buzantai et, dans la 3-ème, où nous avons Busmca, Buzovca, Buzilova.

Suit le radical bus : dans la zone 1, nous avons Budki et Buteni, dans la zone 2 — Bntci, Butia et Butovets ; dans la zone 3 — Budki et Butki et dans la zone 4 — Butovca, Budei, Budesti et Budaki.

Pour le radical buo, buo, buo : dans la zone 1 — Bucacovici et Bicoza ; dans la zone 3 — Bycovca Bucovo et Buki (2 fois).

La carte no. 2 prévoit des liaisons pour les radicals sep, sur sar (sars), bes (bes), cos (cos).

La liaison pour sep commence dans la zone — avec Chepol et Chepetovca et se termine dans la zone 4 — avec Chepenits (localité de la culture Cucuteni-Tripolie).

Pour sar, nous trouvons dans la zone 1 — Saraki ; dans la zone 2 — Sarny ; dans la zone 4 — Sarata (3 fois), et Sarateni.

Pour sur, nous avons la liaison entre les zones 4 — Zorovno et la zone 3 — où se trouve Zorovca et Zaravicea.

Le radical bes (bes) est représenté avec insistance dans la zone 4 : Beseni, Becheni, Bezeni et Bexina. La provenance est de la nomination de la tribu de Thraee : bes-si.

Très productif a été le radical cos (cos). Dans la zone 1 — nous avons Cosov, dans la zone 3 — Corin ; dans la zone 4 — Cosesti, Cosmeni (2 fois), Costesti en Costuleni.

LITERATURA BASARABEANA

Înă bază prozel basarabene e literatura memorialistică și aceea științifică ca un pigment artistic valabil. Când nu e memorialist ca Zamfir Arbore care a suportat temnița grea, prozatorul basarabean este un colecționar fin boier cu mâini fragile care Odobescu și scotocitor de manuscrise vechi, de hrisoave care să arate puterea românească și subștanța pe teritoriul cucerit ca D. C. Moruzi ("Pribegi în țară răpită", "Rușii și Românii", "Întrăințați").

Înă felul întregii literaturi din Basarabia românească e de a da țării mume un cuvânt de salut și de a confirma istoriei rezistența românească și țării unui neam înaintea opresiunii unui imperiu înșin până în ziua de azi : "Vă trimit urări de bine din partea Basarabiei-vechi Alexandru Hădeu de peste frontieră-pentru care sunt acumpe și pline de însemnare viitoareale deslase ale României-Unite, patriamă, primii aceste urări ale mele ca un glas sufletesc al unui frate, pentru că eu sunt trup din același trup din care sunteți plămădiți voi, în în vinele mele curge același sânge românesc care curge în vinele voastre".

Nici astăzi dealtfel, și mai mult decât altădată, aceste vorbe nu și-au pierdut actualitatea.

La carte no. 3 montre les liaisons pour les radicaux : ber (bere, berag, berea), ris et sar.

Le premier commence avec la zone 1 — avec Beres-

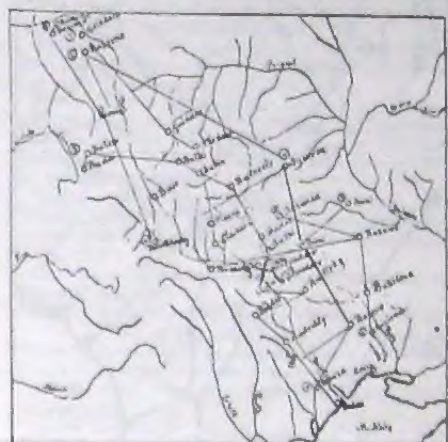


Fig. 3. Les liaisons interzonales pour les radicaux : ber, ris et sar.

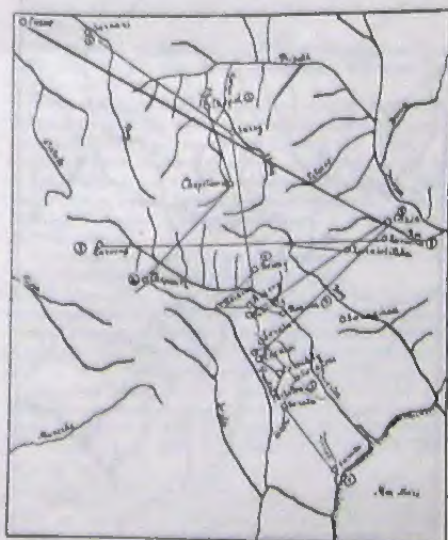


Fig. 4. Les liaisons interzonales pour les radicaux : sep, sur, sar, sars, bes, cos.

buili în Basarabia. Numai cei primi ani de dominație rusească în Basarabia nu pot fi comparabili cu deceniile grele următoare. Între intelectuali din cele două părți ale Prutului, raporturile erau foarte naturale în acea vreme. La 1821, de frica Eteriei, se refugiaseră în Basarabia Alecu Beldiman și Conachi, familiile Hrisoverghi, Negri, Costache Negruzi cu toți al săi. Tot atunci cunoscu și Constantin Stamatii "cavalier" basarabean și scriitor român pe Al. Hădeu și pe A. S. Pugkin, cu care se împrieteni. Așii circulau fără greutate încoace și încolo, ba se și încheiau căsătorii între progenituri de familii boierești din stânga și din dreapta Prutului. Existau câțiva boleri, rezidenți în Moldova care țineau pământuri în Basarabia, alții rămăși pe teritoriul ocupat, cu moșteniri în Principate sau în Bucovina.

Basarabia nu fusese totuși activită din primii ani sub clima țaristă : fusese însă în urma unui tratat post-belic și siguranța posesiunii ei nu era prea mare. Limba românească era liberă și acțione de cancelarie și dosarele județelor mărginașe se făceau în românește din moment ce Constantin Stamatii primea cu sarcină să traducă la Chișinău actele românești în rusa oficială.

În al doilea rând, între literații ruși și români se așezau o prietenie statornică. Unele din familiile moldovenești se refugiaseră în Basarabia, la acea dată încă un soi de porto-franco. Nu întâmplător și țarul o considera ca pe un satelit la distanță planetară de centru căci spre a-l surprinde la 1821 pe Pugkin avea de ales între Siberia și Basarabia. Po o minănată perioadă, de la aproape un deceniu, care se spulberă lute în cele patru vânturi ca și când n'ar fi fost niciodată, suflă de o istorie uneori mai favorabilă marilor dictaturi decât adevăratul.

Sar aice ca literatura românească începu să-și piardă din valoare călă tineretului românesc învăța în școli străine și începu să prefere cultura "oficială" decât pe aceea rămasă în tradiție. Totuși nu era așa, căci tinerii cu simțământ adânc românesc ori rămăneau în țară spre a rezista infiltrației slave ori se repatriau în țara-mamă. La început mai mulți "fugari", apoi cu vremea din ce în ce mai numeroși membri în această rezistență mută, în acest "vagaș" cultural.

Un Teodor Vărnăv, basarabean după mamă, stătea până la majorat în Basarabia, după care colindă țările române, ba trece și prin Sibia. În schimb, I. Hăncu, gramatic deosebit de scria și C. Negruzi în "Scrisoare la XVA" se atase de regimul "oficial", scoase o gramatică ruso-română, se stabilă la Petersburg deși se născuse la Hîdopoli și își schimbă numele, se pare că sluit, din Hăncu în Hîncuioi. Totuși rusestificat Hăncuioi păstrase ceva dintr-un român și susținea că românescă e o limbă latină, nu o dialect al itălianei și folosește numai incidental caracterul cirilic, ea fiind în realitate o limbă cu respirație românească.

În fine, Alecu Donici și Al. Hădeu colaborează în Moldova în "Dacia literară" ca scriitorii români iar Constantin Stamatii făcu figură de mare sprâncin culturală și de scriitor român cu operă scrisă sub manta până la 1868 când "debută" în volum și el, în fine.

Pentru acei ani înfloare fu senzația că "inteligenta" basarabeană alcătui o mare familie. Orice biografie ai citi dat în arborile genealogice ai câte unuia întotdeauna de nume cunoscut. Constantin Stamatii se căsătorise în tătă cu Ecaterina Clurea fata căminului Tudorache de la Tâmpeni-Fălticeni. Dar pe acolo venise din Costachi Chirșu, unchiul lui Teodor Vărnăv. Chirșuți erau înlimi cu Tadeau Hădeu, de unde și amicitia lui C. Stamatii cu Al. Hădeu și mai pe urmă preșoarea lui S. P. Hădeu pentru C. Stamatii. Aceasta în prima căsătorie căci în a doua lui o Suzana Gafencu. Fratele său, George Hădeu, se dădu cu prea vestita Eufrosina Petrino, sora lui Petrachi Petrino, mătușă a poetului Dimitrie Petrino, bucovinen de spită veche. Petrachi Petrino era rudă cu Hurmuzachi, căci era soțul Eufrosinei Hurmuzachi de Cernulna.

Așa încât, la 1866 când Moldova reprimise județele Cabul, Bolgrad și Ismail, reintegrarea, cel drept temporară, fu urmată. Școli românești se înființară lute, un liceu (la Bolgrad) un seminar (la Ismail), patru școli primare și 12 de școli rurale. Cele trei județe fură însă cedate Rusiei după 1878, deși războiul pentru independență dăduese românității basarabene majoritate, impuls teribil. B. P. Hădeu strângea în jurul rivestilor lui fel și fel de scriitori de dincolo de Prut (Zamfir Arbore, St. Basarabeanu). Dar școlile, câte erau, se desființară în mare parte, așa încât cultura românească din Basarabia rămase cu în caracter preotesc. Biserica ținu flămura românității și în jurul preotului local, ca și în Transilvania lui Goga, se strângea tot astăzi românesc. Însă și acest ttm de cultură românească fu tăiat prin măsura arhiepiscopului nr Pavel care ordonă la 1870 scoaterea limbii române din bisericile basarabene. Totuși, ca orice măsură arbitrară, această

decizie se pusese în aplicare și chiar la 1890 arhiepiscopul din Visternicieni nu știa, la 90 de ani, o boală rusească. Și în școala dealtfel, altitudinea era la fel de "underground" : era interzis a se învăța românește dar în fapt se învăța printr-o conspirație mută a oficialităților locale.

În fine manualele basarabene ale vremii cuprindeau producțiuni literare ale scriitorilor valași și ale acelor din Basarabia, tot în românește. Era pe deasupra și o adevărată "contrabandă culturală" (P. V. Haneș, pp. 19) căci basarabeni din "Regat" trimiteau în colete cărți românești și zăre din Principate. Două erau focarele de cultură românească ale epocii : biserica și familiile boierești. Nu întâmplător și nota scriitorilor basarabeni ai epocii fu clericalismul luminat și lăcitatele familiale.

Câteva specii fură cultivate în acea vreme. În raport cu opresiunea rusească, alătită în creștere. Fabula, cu Alecu Donici și Ion Sârbu, își găsi ea mai întâi, locul literar deși baza era net politică. De la Ion Sârbu rămase și această frumoasă învoație moldavă, deși năvă : "Moldova, țară frumoasă/Pământ bun și n'belugat/Cu pădur multe și deasă/Și cu învoare, bogat".

Alecu Donici, colaborator la publicațiile moldave, scrisese și la "Revista Română" a lui Odobescu, din Muntenia. Deși înoriginale, fabulele lui au o importanță conjuncturală și, deși imitații, au contribuit totuși la propagarea literaturii românești de peste Prut. În fine un "român" era Gheorghe Gore (1839-1909) boier de vîlă, cu ascendenți români în ținutul Tighicului până în sec. XVI. Propriu zis, Gh. Gore nu fu un scriitor ci un luminător cultural căci publică articole cu răsănit românesc, istoric și cultural. Era curios și citea zărele din Principate, cărți românești din Valahia și Moldova ; spiritul românesc pe deasupra gândețor glăsi în Gh. Gore întruchiparea pusă în cadru basarabean.

Uj alt poet fu Gh. Păun (1848-1875), de formație bisericească, autor a 166 de poezii, expresie a unei "iele" adânci, cum va simți Goga peste un afert de secol : "De vei vrea a cerceta/Și de mine a n'rebs/Eu singur îți voi spune/Ca să-mi mai treacă de ieie".

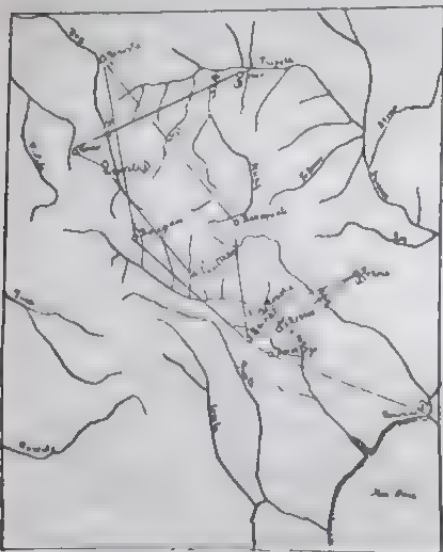
Un Alexandru Marcu, zis Alexis Naevo, era traducător de lirică rusă, ofier și în fine prefect de poliție al județului Tighina. Deși ca fabulist fu apreciat, rămase de la el numai căteva inspirații din literatura românească, precum aceasta, semn că între țările române despărțite de Prut, nu erau în fapt fronturi surletești : "Hai să dăm mână cu mână/Și cu dănuș împreună/Să trecem plaiul vieții/Plaiul dulce a tineretului". Cam acesta era tabloul literaturii basarabene până în perioada dintre cele două războaie mondiale așa cum arăta ea, contemplată din înălțimea perspectivei istorice. Cum era scriitorul basarabean pe lungimea unui veac, până la 1947 Era, în cazul tipic, un boier, un "cavalier" al imperiului, decorat cu ordinul "St. Ana" retras la conac, nu participa la viața politică decât incidental și înțelina în jurul casei, pe moșie, o școală românească primară. Dacă nu boier, scriitorul basarabean era preot ca Al. Mateevici și se refugia în sfidodinea religioasă înaintea opresiunii externe țariste. Era mistice și lăudaș peia românească sub forma "limbii noastre" sau a Basarabiei cu patru "a" ca niște turle de biserică sau a Basarabiei cu patru "a" ca niște turle de biserică care fuge din țară spre a combate pe țarități "doutre las frontieră" Victor Crăescu, emigrat în America și stabilit în fine în România ca și Zamfir Arbore sunt adevărate "canuri" și nu reprezintă cadrul tipic. Așadar, literatura basarabeană e o expresie a clasei superioare, a boierimii, însă nu o literatură elitistă. Nu pe înțelesul unui cerc oligarhic seria scriitorilor basarabeni căci scopul lui dănuș nu era de a investiga teritoriile artei și de a le lărgi cât de de păstra românitatea în aspectul ei tradițional, de a o proteja în fața invaziilor alogene. El este un "bard" în înțelesul romantic și un exponent. Contribuția lui personală e propriu zis mică, fiindcă scriitorul basarabean inventează în termenii tradiției și nu este un inovator. Steaua lui polară nu e arta ci nația.

Cum este poezia basarabeană ? Este moralizatoare și fabuloasă, dacă nu elegiacă. Fabula e specia preferată căci e o alegorie a realității în oglindă negativă. Fabulosul utopic sub raport zoologic e baza fabulei și un Costache Stamatii privese lumea cu o lentilă fabuloasă și utopică pe latura mitologică adânc românescă. În al doilea rând, poezia este așa zis deceptivă și minor romantică, pe urma lui Alexandru și mai pe urmă a lui Eminescu. Elegiac și mediativ, poezia basarabeană a epocii anticipa pe Craile cel derogădăncă și odată exprimat acesta, îl va prelua aproape în literă, ca Al. Mateevici. Proza basarabeană pur literară cultivă teritoriile virgine, câmpia teribilă ca o stepă, delta și fluviile mărețe, evenimentele grozave, are o dimensiune urieșă și privește lumea printr-un ochi mărtoare ca și Constantin Stere.

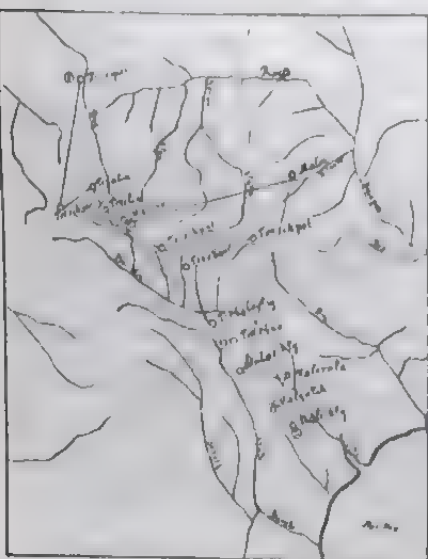
tie et dans la zone 3 — il y a Beregeti; dans la zone 4 — Boregiani, Berechti, Beremlogi et, outre les régions examinées, aux bouches de Dnieper — Besezan.

Le radical *riz*, provenant de la nomination du roi de Thrace, *Rizos*, est présent dans la zone 3 par: *Rizino* et dans la zone 4 par *Reslita* et *Reseni*.

Enfin, pour le radical *sur*, nous avons dans la zone 3



0,3 km. Carte de la région du delta du Danube, montrant les confluents du Dniestr et du Dniepr.



100 km. Carte de la région du Danube, montrant les confluents du Dniestr et du Dniepr.

— Turav et Turavets, dans la zone 2 — Turav et dans la zone 4 — Turila.

La carte no. 4 montre les liaisons pour les radicaux *ter* et *mal*. Pour *ter*, dans la zone 1, nous avons *Terespol*, *Terechpol*, *Teratin*, *Terebin*; dans la zone 4 — *Terspol*, *Terebovi*, *Trebesovai* et *Terebno*.

LA COHABITATION DES THRACES ET D'AUTRES TRIBUS ÉTRANGÈRES

A l'aide des arguments offerts par la toponymie, nous avons donné un contenu concret à l'aire de l'expansion des Thraces indiquée en lignes générales par la culture archéologique (centum-Tripolie).

Les données toponymiques nous ont montré les lieux où, aux côtés des Thraces, habitaient les Celtes. Voir la carte géographique de l'expansion de la tribu celtique *Voles* (III^e siècle a.n.d.).

En même temps les cultures archéologiques *Milograd* et *Zarubines*, étudiées par V. V. Sedov, témoignent du fait que, par endroits, la majorité thrace habitait avec les peuplades baltiques (1).

Toutes les deux prennent leur source dans la région *Gomel*, située entre le Dniepr supérieur et *Soj*, affluent du Dniepr sur sa rive gauche. Toutes les deux ont un caractère baltique.

La culture *Milograd* a été répandue surtout au nord du *Pripeth* et sur le Dniepr Moyen. La culture *milogradienne* appartenait à l'époque, jusqu'au milieu du I^{er} millénaire a.n.d., quand elle disparaît, cédant la place à la culture *Zarubines*, qui avait existé dans la région *Polesie*, près de *Pripeth*, vers la fin du II^e millénaire a.n.d., qui durera jusqu'à la fin du I^{er} siècle de n.d.

O. N. Melnicovskaïa avait émis l'hypothèse que la population *milogradienne* s'est déplacée dans la région *Gomel* et là-bas elle avait été complètement assimilée par la population *zarubines*.

C'est un parallélisme linguistique: 1) des Thraces dans l'aire de l'expansion des Baltes dans l'aire de l'expansion des Thraces.

L'infiltration des Thraces dans l'espace baltique, au nord du *Pripeth* est également confirmée par les hydronymes *Duleba*, affluent gauche de la rivière *Olsa* (qui, à son tour, est l'affluent gauche de *Berecina*), de même que par l'hydronyme *Duleba*, affluent droit de la même rivière. *Olsa*, existant aussi une variante *Duleba*. N. V. Toporov et O. N. Trubaciov notent — et à juste titre — que l'ethnonyme *Duleb* a été, probablement, localisé tout d'abord en Volhynie (p. 218).

Tenant compte du fait que nous avons émis une hypothèse plausible, selon laquelle les *Dulebes* ont été des Thraces, infiltrés dans l'espace occupé par les Baltes. Au même résultat nous mènent les quatre hydronymes thraces — les quatre noms des principaux affluents du côté gauche du *Pripeth*: *Bobica*, *Brachinea*, *Vit* et, probablement, *Pina*.

Les données établies par I. V. Kucharenko ont confirmé la cohabitation des Thraces et des Germains (Voir la carte géographique de la Volhynie avec les fouilles où ont été trouvés les objets d'origine germanique (II^e siècle a.n.d.) (2).

Pourtant les preuves toponymiques sont tellement catégoriques qu'on peut affirmer que dans la préhistoire, au III^e millénaire a.n.d., les Thraces représentaient la région galicienne-volhynienne, la grande majorité de la population. Et on peut faire la même affirmation quant aux régions *podolienne* et *prutho-dniestrine*.

(1) V. V. Sedov, *Slavianskoe Podneprovie*, Moscou, 1970. (Les Slaves du Dniepr supérieur), p. 24, 26, 44 et autres.
(2) I. V. Kucharenko, *Slavianskoe Podneprovie*, 1972, Nr. 4.

C'était la *Grande Thrace* et cette situation s'est maintenue jusqu'à la migration — de l'Asie en Europe — des *Cimmériens-Thraces*. La Thrace devient encore plus grande par l'annexion de la *Grimée* et du *Kouban* (C. joint la carte géographique de la Grande Thrace existant à l'époque (1.000 — 800 A.n.d.).

Chapitre V

L'HYDRONYMIE DES RÉGIONS GALICIENNE, VOLHYNIE, PODOLIENNE ET PRUTHO-DNIESTRIENNE

T. Lehr-Splawinski considère que les noms des rivières suivantes sont d'origine thrace: 1) *Piretos* et *Perata* — anciens noms du *Pruth* —; 2) *Syr* — ancien nom du *Danube* —; 3) *Dniestr* — *danu-estro* —; 4) *Dniepr* — *danu-ipro* —; 5) *Ibr*, affluent de *Teteriv*. 7) *Dan* — *danu* —; 8) *San* — *San-danos* (1).

Aux noms des rivières, l'auteur ajoute deux hydronymes d'origine thrace: les montagnes *Karpates* ou *Carpathes* et *Taisy*. Le suffixe *tr* sert à la formation de différents noms et part du radical *ter*.

L'auteur qui est l'un des plus importants historiens de la Pologne, a parfaitement raison: si quelques-unes de ces dénominations (*Pruth*, *Dniestr*, *Dniepr*) sont devenues indo-européennes, c'est fort probable qu'au commencement elles soient venues des Thraces qui habitaient sur ces rivières.

Mais beaucoup de noms appartenant aux rivières des régions galicienne-volhynienne, podolienne et prutho-dniestrine sont, en effet, de provenance indo-européenne.

Les radicaux suivants se trouvent à la base de ces toponymes, tous d'origine indo-européenne, 1) *stru* — couler, d'où *stru*, *stru*, *strum* — couler, 2) *ser* — couler, se déplacer, bouger vivement, 3) *par* — gué, passage, d'où, en thrace, *para*, en grec, *poros* — gué, 4) *danu* — avoir, rivière (I. Pokorny, p. 817-818, I. Rieu, p. 135 et 136; VI. Georgiev, p. 254).

Beaucoup de noms de ces rivières appartenant aux régions sus mentionnées ont, parmi les composants, les consonnes *pr*, *er* (*str*) et le radical *danu*. *Pripeth*, *Danpr*, *Pruth* portent dans leur radical *pr*. Nous constatons un très intéressant phénomène caractéristique quant à la hydronymie des régions étudiées: la disparition de la voyelle *e* (de *per*).

Presque toutes les dénominations des rivières qui traversent les régions dont nous parlons s'expliquent par les susmentionnées racines. C'est seulement pour le *Boug occidental* et pour le *Boug du sud* que nous constatons une autre influence. Le nom des *Bougs* est d'origine indo-européenne, sa base étant *up* — l'eau, sous l'influence des langues baltes où on trouve *upe* — l'eau. Nous signalons également la répétition des hydronymes. *Sereit* est de provenance thrace (V. Párvan, p. III). Nous connaissons cinq rivières qui portent ce genre de noms: *Somes*, *Almas*, *Danube*, *Dniestr*, même le *Don*. Au-delà du Dniepr — *Samara*: *Syc* (nom identique à celui de la rivière qui se trouve près de *Chisinau*) (2).

On doit ajouter encore qu'un affluent du *Pripeth* porte le nom de *Strymon* et l'embranchement de cette rivière a le même nom. Ce nom nous fait penser à la rivière qui se trouve au sud des Balkans, qui s'appelle toujours *Strymon*, non provenant du Nord.

La dénomination *Pripeth* a deux racines: *per* (*pr*) et *po* — tomber.

S. M. Serebrennikov a essayé de nous convaincre que le *Pripeth* a 51 affluents portant tous des noms russes.

(1) T. Lehr-Splawinski, *O pochodzeniu i przebiegu rzeki Dniestr*, Poznań, 1946, p. 61-63.
(2) Kurbanov, *Etudes indo-européennes*, Krasnodar, 1912, p. 214.

En examinant ces noms, nous avons constaté que seulement 25 de ces hydronymes ont un caractère russe. Tous les affluents portant un nom d'origine russe ne sont pas de longues rivières, mais au contraire elles sont courtes et on ne peut pas préciser si ces dénominations datent d'une époque reculée ou si elles ont été imposées par les conquérants (3).

Les principaux affluents de la rivière *Pripeath*, sont: 1) à droite: *Vygiva*, *Turia*, *Stohod*, *Strymon*, *Syr*, *Goryn*, *Slutch*, *Styga*, *Uhor*, *Slovetchina*, *Ucha*; 2) à gauche: *Fina*, *Ippa*, *Lazolda*, *Bobica*, *Tema*, *Lani*, *Pitch*, *Tremlea*, *Nanatch*, *Vit*, *Brachinea*.

Nous examinerons le côté droit, qui nous intéresse. L'analyse de ces hydronymes, du point de vue étymologique, donne les résultats suivants:

Vygiva est un nom ongo-finno-ougrien, car dans les langues ongo-finno-ougriennes la terminaison caractéristique en *va* (cestemisique) qui signifie eau.

Turia dérive de la langue thracique, où se trouvent les antroponymiques *Turais* et *Turo*, de l'indo-européen *tur*, ind, *tura* — fort, puissant (Rieu, p. 126). Contrairement V. N. Toporov et D. N. Trubaciov (p. 210) la considère lithuanienne.

Stohod, semble, à la première vue, être slave. Chez Toporov, Trubaciov, entre les mots baltes, figure *Stogorova*, *Stomet*, *Stomata* (p. 209). Nous devons le considérer baltique.

Strymon, comme nous avons démontré plus haut, est sûrement thracique.

Syr, à la même racine comme *Strymon* ou *stru* — couler. Ce mot est apparenté avec *Tyras*, ancienne nomination indo-européenne du *Dniestr*, d'où a dérivé aussi le mot de la tribu thracique — les *tyragètes*.

Goryn, semble être slave, provenant du mot "gora" — montagne.

Slutch est certainement baltique. Le *Pripeth* a pour chacun de ses deux côtés, un *Slutch*, ce que nous avons mentionné plus haut.

Styga, son origine n'est pas claire. Elle semble être ongo-finno-ougrienne, parce que *ga* n'est pas caractéristique pour les langues baltes.

Uhor, est probablement ongo-finno-ougrien (comp. *Gart* — village).

Slovetchina, est un mot slave. Chez Toporov et Trubaciov on cite des mots slaves semblables: *Slavecsa*, *Slovaj* (p. 220).

Ucha, n'est pas baltique, comme croient Toporov et Trubaciov (p. 212), ayant à la base le radical thracique "u" (*u*) "ous" — eau, rivière (Georgiev, p. 122).

Nous sommes arrivés à totaliser! Donc: à la droite du *Pripeth* nous avons 4 affluents thraces: *Turia*, *Strymon*, *Syr* et *Ucha*; 3 ongo-finno-ougriens: *Vygiva*, *Styga* et *Uhor*; 2 slaves: *Goryn*, *Slovetchina* et 2 baltes: *Stohod*, *Slutch*.

La variété des dénominations des rivières reflète la variété ethnique des établissements humains.

Par conséquent, après une minutieuse recherche de la nomination des affluents principaux du *Pripeth*, on peut constater combien erronée a été l'affirmation de S. M. Serebrennikov (4), que la majorité des affluents principaux du côté droit du *Pripeth*, portent des noms slaves.

Outre les quatre affluents du *Pripeth* qui portent des noms thraces, nous signalons un affluent de la rivière *Teteriv*, dont le nom est également d'origine thrace (V. Georgiev, p. 270), et l'affluent du *Boug du Sud*.

(1) M. Vasmer, *Russische Etymologisches Wörterbuch*, 111. Heidelberg, 1953/1955. (Le premier volume est traduit en russe). Nous remercions pour les explications de Kretschmer (St. 24, p. 11 sq.) concernant les hydronymes *Dniepr* et *Dniestr* (*Danu* — après et *Danu* — nadiel) ne sont pas convaincantes.
(2) S. M. Serebrennikov, *Etymologisches Wörterbuch*, Petrograd, 1916, p. 218-219.
(3) S. M. Serebrennikov, id., p. 218-219.

cliné devint un escalier", des limites naturelles se sont formées entre les peuples et leurs langues (9).

Par conséquent, selon cette théorie, l'unité linguistique existant sur un très vaste territoire fut brisée par la formation des centres. Il ne s'agit pas donc d'un scindement, d'une scission de la "Urrsprache" en langues séparées, mais une lutte pour l'existence se livra entre les dialectes et seulement quelques-uns d'entre eux gardèrent leur individualité, jusqu'à présent. Un certain dialecte pouvait bien changer d'aspect, changer ses caractéristiques, à cause de l'expansion continue d'une autre langue sur le même territoire.

A prime abord, cette théorie détruit la théorie de l'arbre généalogique formulée par A. Schleicher qui contenait que les langues se sont formées d'une manière possible, dérivant tout naturellement d'un ancêtre commun, la langue initiale, primitive. Mais considérant que l'arbre généalogique reproduit la phase finale de ces luttes entre les langues, indiquant le siège de chacune de ces langues qui triomphèrent dans la lutte, détruisant les dialectes intermédiaires, alors la contradiction entre les deux théories disparaît.

Il faut donner un nouveau sens à l'arbre généalogique: la corrélation finale entre les différentes langues.

En essence, c'est le concret qui manque à cette théorie qui est plutôt vague. La métaphore des vagues de la mer nous offre une image plastique générale du processus de la formation des langues, sans présenter un contenu concret. L'arbre généalogique représente, en effet, ce qui suit après l'orage: la mer calme.

Nombre de savants, Leskien entre autres, soutiennent qu'il n'y a aucune contradiction entre la théorie de Schleicher et celle de Schmidt et que ces deux conceptions se complètent réciproquement (10). Plusieurs autres auteurs ont attaqué la théorie du dernier en diminuant son importance (11).

A notre avis, l'arbre généalogique doit exister encore, même après avoir été miné par la découverte des langues "mixtes" entre *satem* et *centum*. Les groupes mixtes confirment la théorie des langues "intermédiaires" qui ont réussi à survivre même après l'orage.

De nos jours, la localisation des langues *centum* en Occident, des langues *satem* en Orient n'est plus valable vu qu'à l'Est on trouve une langue *centum* — la langue tokharienne — et qu'au centre de l'Europe, il y a un groupe mixte de langues *centum-satem*, dans lesquelles l'un ou l'autre de ces deux éléments est prédominant.

La découverte de la langue tokharienne (A et B) a porté un dur coup à la conception d'Auguste Schleicher. La langue tokharienne parlée par un peuple oriental est, pourtant, *centum* et non pas *satem*, mais ce n'est pas du *centum* classique. Les Tokharses parlaient la langue indoeuropéenne et avaient eu des contacts avec les langues grecque, arménienne, thrace, phrygienne, balkanique et d'autres encore (12).

Nous opinons à la reconsidération de l'arbre généalogique. Contrairement à l'opinion de P. Bosch-Gimpera

qui considère que l'arbre généalogique des langues doit disparaître, nous sommes d'avis que cet arbre doit être revisité, vu les éléments mixtes, situés entre *centum* et *satem*. Et cette position intermédiaire n'appartient pas seulement à la langue tokharienne mais l'illyrien se trouve dans la même situation: quoique faisant partie du groupe *centum* il contient également des éléments *satem*.

La langue des Thraces, elle aussi, n'est pas totalement unitaire. Appartenant au groupe *satem*, mais subissant, dès les époques les plus reculées l'influence des langues *centum* (le celtique et le latin), elle possède également des éléments *centum*. Elle se présente donc comme une langue mixte.

Nous pourrions créer un arbre généalogique des langues, en marquant deux groupes unitaires — *centum* et *satem* — et des groupes mixtes, selon la prépondérance des éléments *centum* ou *satem*. Les linguistes, en tant que spécialistes dans ce domaine, doivent réviser ce schéma et fixer la place exacte de chacune des langues. Voir plus loin le schéma de l'arbre généalogique tel que je le propose.

Cet arbre généalogique groupe les langues d'après le critérium des différences dialectales et des apparentements que la linguistique comparée indoeuropéenne a établis; on doit quand même vérifier si la place attribuée à chaque langue est juste.

Certes, la nouvelle formule de l'arbre généalogique des langues est étrangère au principe de la zone géographique des peuples et neutre quand à la localisation géographique des langues.

Si une peuplade quelconque parlait une langue *centum* ce n'était pas absolument obligatoire que cette peuplade habitât l'Europe occidentale.

Le caractère *centum* ou *satem* de la respective langue n'est pas nécessairement la suite de la situation géographique du peuple qui parle cette langue, tout au plus le caractère *centum* ou *satem* prouve les relations de voisinage, économiques ou culturelles du peuple avec d'autres peuplades dont la langue appartient à l'un ou à l'autre de ces deux groupes. Par exemple, si la langue des Tokharses asiatiques appartient au groupe *centum* cela ne signifie qu'ils ont leur patrie à été en Europe occidentale où vivaient la plupart des peuples parlant des langues *centum*, mais cela prouve seulement leurs étroites relations économiques, culturelles, etc., avec le groupe de ces peuples où bien avec un seul peuple de ce groupe, vraisemblablement, ainsi qu'on l'a prouvé, avec les Grecs.

C'est une langue qui, en dépit de toutes les influences subies, de toutes les "vagues" qui l'ont envahie, a réussi à conserver sa propre existence. Ce sont les Grecs, entre autres, qui ont donné à ce peuple le nom "Tokharses"; eux-mêmes, ils s'appelaient "Tohari". Le peuple tokharses a joué un rôle dans l'histoire, au II^e millénaire a.n.è., les Tokharses avaient fondé un grand empire sur les ruines de l'état perso-bactrien.

Nous avons déjà signalé le fait que l'unité indoeuropéenne était composée de sous-unités distinctes représentées des groupements linguistiques, par exemple les sous-unités balto-slave, cello-germanique, cello-italique, tokhario-hittite, tokhario-thrace, tokhario-grecque.

J. Kuriłowicz explique la formation des sous-groupements par le voisinage des respectifs peuples et fournit des exemples: les Indiens et les Iraniens, les Baltes et les Slaves, les Italiens et les Celtes, les Grecs et les Albanais (13).

(13) J. Kuriłowicz, *De l'unité linguistique balto-slave*, dans "Voprosy Slavianskogo Iazykoznanija", 1938, ser. 3, p. 13.

ECONOMIE DE MORTI

de N. S. GOVORA



o istorie militară, dar e de la sine înțeles că rolul acestor cartee, își dă seama că nu era nevoie de controlul civililor, colonelii înșiși erau câștigați la ideile partidului. Având în vedere că citata carte a fost tipărită în 1938, elaborarea ei nu poate fi socotită înainte de 1934, colonelii trebuiau să facă parte fără doar și poate din vechile cadre ale armatei române. Deci colonelii au fost fie sublocotenenți ai vechii armate ca Tucașevski, fie platonieri majori ca Budoni.

Majoritatea, marea majoritate a ofițerilor vechii armate au ajuns la Alud, Gherla, etc. și o mică parte, mai norocoasă, a fost pensionată cu pensii de mizerie. Unii dintre artilleriști sau genști au intrat la politehnică și s-au făcut ingineri, pitanii trebuind să se mulțumească cu postul de magazineri sau alte asemenea. Ca să rămân în armată, să fi ajuns în posturi înalte, autori de istorii, trebuia să se desdovadă de exces de zel și desigur se știe ce se înțelegea prin exces de zel și chiar dintre aceștia, mulți au căzut pe drum. Unii și-au lăsat soarta de o mărime a partidului sau alia, și când această mărime cădea, respectiv lui, și al drumul arborelui de care se agățaseră. Se poate cita cazul colonelului Stancu. Acesta, căruț prizonier în Rusia, devine secretarul comisiei care organizează Divizia Tudor Vladimirescu. Președintele era Ana Pauker și Stancu a devenit nu numai secretarul ei și amantul Președintelui și amantul devine repede colonel-nu cred că mi s'ar fi afirmând că a făcut parte din Consiliul de război ce a condamnat pe Iuliu Maniu, destinat desigur să ajungă o căpetenie a armatei. Numai ca "donau român" Ana Pauker, a căzut precum se știe și de atunci nu s'a mai auzit de colonelul Stancu.

Cartea de care vorbim se ocupă numai de participarea Românilor în războiul din Vest, singurul război care după autori, și din nefericire și după anumii compatrioți din exil, a fost just, caială parte, războiul din Răsărit fiind o mare eroare după părerea acelei părți din exil, o crimă după părerea Budoniilor români, autori ai cărții.

Un război victorios sau nu, trebuie să fie acceptat de popor și războiul nostru în Răsărit a fost nu numai acceptat, ci primit cu entuziasmul marilor momente istorice din viața unui popor. În seara de 22 Iunie 1941, Tara întreagă a tremurat de la un capăt la altul. Orașii și țărânii au înțeles că în Biserici, în case, și pe străzi. Contra au fost doar străinii și acei Români care ne găsesc încă de pe atunci în serviciile secrete ale străinilor și chiar sefi partidelor democratice, Maniu de exemplu, au fost pentru intrarea în război contra Rusiei sovietice, opunându-se doar la purtarea lui până la capăt adică au fost pentru oprirea la Nistru.

Și totuși Tara, întreaga Tara, a fost contra războiului în Vest. Anunțarea lui a fost primată nu numai cu străngere de inimă, ci cu lacrimi, cu multe lacrimi.

Soldaii, care mergeau până la Tisa de voie de nevoie, aici s'au opus. Colonelul comandant al regimentului 11 Do. robanți din Gataji, a trebuit să adune soldaii și să le țină un discurs. Sfârșitul acestui discurs nu era un apel la virtuțile Neamului, la Ștefan cel Mare sau Mihai Viteazul ci spunea textual: "Soldați, înțeleg, dar... trebuie să trecem. Nu avem ce face... Trebuie să trecem". Iar generalul Leonard Moculachi un erou al războiului nostru în Răsărit, și-a trecut Divizia peste Tisa, cu pistolul în mână. E drept că la Tisa rândurile Diviziilor românești erau atât de reduse, încât Moculachi nu a făcut scurtă la mână.

Cartea are o lungă, foarte lungă introducere politică. Din 870 de pagini, 182 sunt destinate acestei introduceri.

Întracurarea dictaturii fasciste și aruncarea țării noastre în războiul criminal antisovietic — consecință directă

a politicii antipopulare și antinaționale dusă de burghezia și moșierimea română — au constituit una din periclitările cele mai negre din Istoria României și au pus în pericol înfrăș existența poporului român.

A fost însă o furtică pentru țara noastră că în acești ani greși a existat și a activat neobișnuit, înfruntând eroice cea mai cruntă leagănă (11), partidul comunistilor (1000 de membri, n.n.) Sub conducerea P.C.R. s'a desvolat tot mai mult lupta național-eliberatoare a poporului care s'a înbinat strună cu victoriile eteroilor ofițeri sovietici, împotriva cotoptorilor fasciști. Această luptă a dus la labanda însurecții armate de la 23 August, organizată și condusă de P.C.R. în împrejurările favorabile ale înaltării Armatei sovietice eliberatoare pe teritoriul țării noastre" (pag. 5).

După cum se vede, democrații noștri sunt copios servili. Nici un cuvânt despre participarea lor la "momentul antifascist" 23 August.

Capitolul 2 e intitulat "Partidul comunist din România — mobilizatorul și însușitorul întregului popor în lupta împotriva Germaniei hitleriste" (pag. 27). Iagonirea generalului Rădescu poartă titlul, "Dejucarea în adrobirea planurilor reacțiunii sabotatoare a războiului antihitlerist". În cuprins citim perle ca acestea: "În acest sens au și înțeles elementele fasciste fondul cuvântării lui Rădescu. Îndată după adunare, câteva sute de legionari și fasciști, conduși de membri ai partidelor național-țărănești și național-liberal, au comis acte huliganice pe străzile Bucureștilor, atacând și molestând elementele democratice. Pe străzi fasciștii au distrus zăbre democratice și au strigat lozinci antisovietice și fasciste" (pag. 118).

"Pregătindu-se pentru lovitură de stat, reacțiunea din interiorul țării a stabilit prin I. Maniu contact și cu trădătorul Horia Sima, fugit în Germania. După cum a relatat tot Gh. Gheorghiu-Dej, la demonstrația din București din 8 Martie 1944, agenții parașutați de Horia Sima pe teritoriul țării noastre au fost prinși. La interogatoriile ei au declarat că au primit misiunea de la Horia Sima de a-i transmite lui Maniu "unele probleme" (pag. 134).

La pagina 137 e o fotografie cu explicația "La chemarea P.C.R. țărânii trec la ocuparea pământurilor moșierilor". Autorii sunt loviți de o amheste totală și nu ne spun că aceste pământuri le-au fost date țărănilor în mod demagogic pentru ca să le fie luate apoi și transformate în colectivi. Lipsa de elementară poadoare a Budoniilor o găsim la pag. 189: "La 22 martie 1944, puterea populară a legiferat reforma agrară prin care au fost amulose din mîinii moșierilor 1.468.000 ha de pământ, din care cea 1.109.000 au fost împărțite la 918.000 țărani (fără pământ sau cu pământ puțin, iar restul a devenit proprietate de stat". Adică puținii mai mult de 1 hectar pentru fiecare țaran (11).

Budoniții români spun că "armistițiul" a fost încheiat la 12 Septembrie la Moscova. E așigură adevăr sau jumătate de adevăr, din toată cartea, Mihail Viteaz și cu eroicii lui cinci din exil, auștin morții ca acest "armistițiul" a fost semnat la 23 August. Și la pagina 546, citim:

"Întro noapte adresată de guvernul sovietic guvernului român la 8 August 1945 prin care comunica hotărârea de a restabili relațiile diplomatice cu România, se făcea mențiune despre "participarea activă a României, începând de la 23 August 1944, la lupta împotriva Germaniei hitleriste, pătrunși de Aliați".

Deci între 23 August 1944 și 8 August 1945, Tara noastră nu a avut relații diplomatice cu Rusia sovietică. Atunci care era regimul juridic și diplomatic care guvernarea țării dintre Tara noastră și marea, glorioasă "aliat" de la Răsărit? Nu-l întrebăm pe Cuppa-Budoni de la București, ci pe exilații noștri care secerșau în fiecare an "olberarea" de la 23 August, e drept că din ce în ce cu mai puțin fast în Drept. Tara noastră a fost sub ocupație străină, între aceste date.

Deci Tara noastră a intrat în război cu Germania "hitleristă" la 23 August 1944. Conform "armistițiului", România s'a obligat să participe cu 12 divizi, alături de "eliberatori", pentru a glergo prin sânge eroare de a fi luptat contra Rusiei sovietice, așa cum ne-o spune un document semnat de Gafencu, Vigoișanu și alte caracade. În realitate s'a contribuit cu 18 divizi. Dar avea nevoie Rusia de aceste 12 sau chiar 18 divizi? Răspunsul e negativ. Rusia n'avea nevoie de această participare românească. Ca și în 1877

(9) Joh. Schmidt, *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar, 1872.

(10) Leskien, *Die Duktation in slavisch-lituanischen und in germanischen*, Leipzig, 1876, VIII-IX.

(11) Per exemple, G. Ivanovici, *Erreurs et erreurs dans la recherche des dialectes indo-européens* dans "Philologica", I, București, 1970, p. 14.

(12) E. Neg și W. Reglin, *Tokharisch, Die Sprache der Indoskythen* dans "Sitzungsberichte des Kaiserl. Preuss. Akad. d. W.", 1908, XXXI, montrant le caractère indoeuropéen de la langue tokharienne.

Își crea obligații la Conferința păcii, ar putea gândi cineva. Argumentul acesta cade. Dacă în 1877, din cauza acestor complicații, Rusia taristă a evitat atât cât a putut participarea românească, în 1944 nu se mai încurca în aceste marșuri în mână. Roosevelt și Churchill, în interlochiile de la Teheran și la Yalta o deslegaseră de orice fel de obligații. Tăra noastră le era dată plocon, în acest spațiu de "influență sovietică", Rușii puteau face ce vor.

Atunci de ce au cerut această participare? În primul rând au murit 169.000 de Români și au fost cruțați tot atâta bezbojnici. Dar mai mult decât atât, Rușii volau exterminarea unui număr cât mai mare de viitori inamici. Practic, Rușii nu-și făceau iluzii. Șiau că în Tăra noastră nu au mai mult de 1000 amici, restul le erau inamici, așa cum spunea Mărcuș cel Bătrân: Și deaici, tot ce mișcă Tăra asta răul, ramul. Mi-e prieten numai mie, iară tie, dușman îți este. Această politică de exterminare a inamicilor au dus-o bezbojnicii pretulind. În Polonia, care "nu luptase dincolo de Nistru", au ucis 11.000 de inamici la Katyn. La înțelegerea de la Moscova, după ce semnase șutul armistițiului, Ghilja Pop, declara în gasetă partidului lărmesc că Molotov, mângându-și bășin bătută, l-a reproșat lui Ghilja că nu ne-am oprit la Nistru. Din declarația șutului Pop, rețese că aliați ar fi fost soarta noastră, dacă am fi ascultat pe Maniu, și nu am fi trecut Nistru. Sancta simplicitas!

În Tăra noastră sovieticii au fost mult mai perțici decât în Polonia. Acolo, la Katyn au exterminat 11.000 de inamici, în România au exterminat 170.000 cruzând în același timp viețile a tot atâta bezbojnici.

Dacă într-adevăr ar fi avut nevoie de participarea noastră ca aliați, s'ar fi comportat ca aliați, adică ar fi dat drumul celor aproape 200.000 de soldați români pe care-i luseră prizonieri după "seminarea armistițiului" de la 23 August. Știut este că pe acești nenorociți care nu luptaseră pentru că se spusesse că a fost încheiat armistițiul, l-au dus în Siberia și o parte s'au întors acasă numai după câțiva ani, iar pe alții le-a înghit pământul.

Dar mai ales armamentul, nou și în bună stare pe care Rușii l-au luat "alături" lor români după 23 August, nu a fost rezultat. De ce nu a fost dat Românilor dacă aveau realmente nevoie de contribuția lor? E normal ca cineva să dădăscă să aibă un aliați înarmat și nu fără arme. Dacă despre armata românească se a luptat în Vest se poate spune că a fost desarmată și nu slab sau prost înarmată. Unitățile noastre au luptat contra "hitleristilor" cu armamentul de la părțile sedentare, armament vechiu, de școală și insuficient. Și fără muniții. Am arătat de multe ori aceste lipse, cu date precise. De exemplu în batalionul meu, aveam două pistole mitraliere fără nici un cartuș și unul cu... 35 de cartușe. Și în Moldova, la compania de armament greu, arusesem 84 de pistole mitraliere cu muniția necesară, pe care le luseră "alături" după "armistițiul" și... uitaseră să ni le înapoieze. Cum aceste date ar putea fi contestate de 23 Augustiști, nu le voi repeta, ci voi veni cu date din înșăși cartea lui Cupșa-Budion. La pag. 208 citim: "Spre deosebire de trupele fasciste, care dispuneau de armament modern și îndestulător, trupele Armatei l-a romine dădeau lipsă în special de tancuri, artilerie antitanc, artilerie antiaeriană și aviație". Am subliniat cuvântul artilerie. Cupșa nu ne spune de ce nu aveam artilerie. Tururile ni le luseră "alături", după "armistițiul" și artileria noastră venise să se bată cu "hitleristii" cu tunuri de școală de la părțile sedentare fără proiectile.

Și la pag. 301 citim: "Divizia a 4-a infanterie era izolată în capul de pod de la sud de Izdolnic, așezând o înzestrare tehnică și o dotare materială slabă. Lipsa aproape completă a mijloacelor care să poată duce cu succes lupta împotriva atacurilor grele ale inamicului, punea într-o situație grea acestor mări unite. Divizia avea forțele împărțite pe cele două maluri ale Tisei (găsea batalioane și diviziunile de aruncătoare de mine, pe malul de vest, iar două batalioane, artileria și formatele spate (III) pe cel de est), fapt care li limita posibilitatea de a-și manevra oportunitățile forțele și crea pericolul de a fi bătută de namie pe părți".

Cupșa minte. Când spune că pe malul de Vest erau 6 batalioane, spune adevărul, dar când spune că două rămăseseră pe malul de est, minte. Și minte pentru că Divizia avea numai 6 batalioane și nu 8: 3 regimente, 6, 20 și 21. Infanterie, cu câte 2 batalioane. Artileria rămăsesse pe malul de est. Dar câte tunuri avea? Și mai ales, câte proiectile? Pariez că n'avea nici unul. În sprâinul infanteriei din capul de pod, în zilele cât a durat lupta, n'am auzit spărgându-se în linile inamice nici un proiectil românesc. În regimentul nostru aveam 3 tunuri antiaer. N'aveam nici un proiectil (III). Când am fost înconjurati, l-am găsit pe căpitanul Lupulescu, comandantul lor, bând vin într-o casă. L-am întrebat de ce nu e la tunurile lui și

mi-a răspuns: Dacă-mi dai tu un proiectil, mă duc să-l trag.

Deci Divizia a 4-a găsea cu toate batalioanele la Vest de Tisa. La Est rămăsesse numai artileria și comandamentul Diviziei, adică furierii. Tot acolo se găsea și comandantul regimentului 20 Dorobanți, Lt. Colonel Ilie Ionescu și adjutantul, căpitanul Horodincă, despre care voi vorbi mai departe.

Un atac cu tancuri germane a căscurt în spatele Diviziei, înconjurându-ne. Cele 6 batalioane erau în capul de pod în luptă cu trupele ungurești, sa le zicem horthyste căci în place lui Cupșa să le numească. Acest colonel nu așa să spună că artileria română n'avea proiectile. Dar la pagina 302, uitând, scrie: "Bateria antiaeriană a Diviziei, singura care ar fi putut avea oarecare eficacitate în această împrejurare, nu dispunea de muniția necesară". Pe acest Budion istoric, căruia nu-l roșește obrazul scriind aceste rânduri, îi întreb: Dar de ce n'aveau tunurile muniție, și dacă n'aveau de ce fuseseră aduse acolo? Câte tunuri avea această baterie, uită să ne spună, dar pe același pagină istoricului ne spune că în acel raión (III) se mai găsea o baterie grea de artilerie antiaeriană. Și de aceasta ne spune că avea... două tunuri.

Deci regimentul 20 de Infanterie își dăduse cele două batalioane ca să constituie rezerva regimentelor din linia I-a, 5 și 21. Producându-se încercuirea, comandantul Diviziei, generalul Platon Chirnoagă a reușit să se strecoare și să intre în cerc, pentru a împărții soarta soldaților lui. Colonelul Ilie Ionescu n'a avut aceste scrupule. În noaptea de 19 Octombrie, generalul Platon Chirnoagă la unul din batalioanele regimentului 20 Dorobanți și trimite pe Tisa ca să facă față Nemților, fiind deasfii singura rezervă a Diviziei. Ori acest comandant de batalion, singura rezervă a Diviziei, comunică ofițerilor lui că a hotărât să treacă la Nemți și le cere părerea. Și această comunicare a fost primită cu entuziasm, de absolul toți ofițerii. Și ofițerii acestui batalion nu erau hitleristi. Dar mărșălușeră timp de 40 de zile alături de bezbojnici și asistaseră strângând din dinți de neputință la toate sălbăticiile "alături".

Restul Diviziei nu s'a predat. În cursul zilei de 20 August, Divizia a fost masacrată de o puternică artilerie horthystă. Se răspundea cu pușca, căci mitralierele terminaseră cele două unități de foc. Individual sau în grup, soldații se dirijau spre Tisa, spre a se preda Nemților. La intervenția căpitanului care se predase în timpul nopții, s'a obținut înțelegerea tragerii de artilerie, deci a masacrului. La căderea nopții, toată Divizia trecuse Tisa și se predase Nemților. Într-o Divizia a 4-a și unitățile germane nu s'a tras nici un cartuș.

În special după defecțiunea românească-ca să nu-l spun altfel-era clar că Germania pierduse războiul. Pentru ce continua să lupte? Probabil pentru a spăra celacei mai rămăsesse: onoare. Din cartea colectivului reiese că forțele germane erau extraordinar de bine înarmate, numeroase, etc. Realitatea e că lupta Nemților era celace se numește apărare elastică. Lănau perdele de luptători, arme automate judiciose instalate, care aveau o misiune de luptă limitată în timp: reziști până în ziua de, la ora x, când te retragi. Și contra acestor culburi de arme automate se dădea atac după atac. Fără artilerie, atacându-i cădeau ca muștele. Mulți ofițeri români care erau înfinit superiori bezbojnicilor ca pregătire, își dăduseră seama de aceasta și nu stăteau. Așteptau să se retragă Nemții, conform ordinilor. Acest lucru ni-l povestește și căpitanul Emilian în cartea despre care am vorbit în revista noastră. Ne spune Emilian că-l convinsese pe politrucul de lângă el de tactica Nemților și politrucul s'a lăsat convins de argumentația Românului.

Dar nu toți ofițerii români au avut acest noroc. Căpitanul Horodincă a avut nenorocul să nu cadă prizonier la Tisa, găsindu-se în afara cercului, lângă Lt. Colonelul Ionescu. După căderea Diviziei a fost repartizat în altă unitate. Comanda un batalion. Îi dădea înima văzând cum îl cădeau soldații de pomană. Ordinele erau bezmetice: Atacă! Atacă! Și soldații cădeau ca muștele, din lipsă de seute. Într-o zi, Horodincă primește la telefon același ordin: Atacă! Atacă!

— Dar nu se poate. Die colonel. E imposibil. Să tragă artileria.

— Atacă! Atacă! Urcându-l să sângene la cap, Horodincă răspunde, "Nu execut acest ordin timpuriu. Die colonel."

— Atacă, atacă, imbecile!

— Imbecil e tactu, și după ce l-a mai spus ceva și despre anatomia mării, a dat ordin soldaților să nu se miște din adăposturi iar el a ieșit din adăpostul lui, și cu mâinile în buzunare, în câmp deschis, s'a îndreptat spre linia nemțească. Și acolo s'a rupt firul vieții căpitanului Horodincă, bătut de jaran, care a preferat să moară el, ca sa cruce viața soldaților, țărani ca și el. Ceva asemănător, ne povestește Louis Durand, în romanul "Nach Paris".

Spuneam că ofițerii români erau înfinit superior pregătiți în comparație cu "alături". Mulți alții, ca și căpitanii Emilian și Horodincă, descoperiseră tactica germană. Să-l leam nemicați în adăposturi, până plecau Nemții de bună voie. Dar ce se putea face contra ordinelor telefonice, Atacă! Atacă!?

Și atunci s'a descoperit economia de morți. Lagubră descoperire!

Toți Românii care au făcut armata, efectiv și nu în particular, au auzit de economia de pâine, de fân, de efecte militare, etc. În războiul din Est se ajunsesse la economia de cai, în cel din Vest s'a depășit orice închipuire și s'a ajuns la economia de morți, de oameni morți. De exemplu, în ziua X se dădea ordin de atac. Victorios sau nu, după terminarea lui, comandantul de batalioane raporta rezultatul și numărul morților. Și dacă aveau 20 de morți, raportau numai 10. Le rămăneau 10 morți economie.

În ziua următoare sau în alta, din nou: Atacă! Atacă! Și comandantul batalionului dădea ordin soldaților să nu iasă din adăposturi și să tragă în vânt. În vânt căci a trage cu pușca în direcția cubului de armă automată nemțească, era exact același lucru. Dar să nu se miște. După o oră sau două, raporta la telefon: Domnule colonel am atacat, dar am fost respinși. Am avut 10 morți. Adică morți economie din atacul anterior. Răul era că la alt ordin de atac trebuia să se atace efectiv, ca să se facă o altă economie de morți.

Grăie acestei inteligențe a ofițerilor, România a avut în Vest numai 170.000 de morți. Fără această economie de morți, numărul pierderilor ar fi fost înfinit superior.

Într-o istorie militară se dau numele tuturor comandantilor de mari unități. E o regulă. În istoria despre care am vorbit, Cupșa-Budionii dă numele comandantilor de

unități... rușesti. Când e vorba de cele românești se abține. Dă doar trei: generalii Vasiliu-Răscanu, Ilie Crețulescu și Vasile Atanasiu. Pentru primii doi, explicația e simplă: în ziua de 6 Martie 1945, un grup de generali-vreo 8 sau 10 erau declarați pentru partid, și contra lui Răscanu. Din cei 10 rețin, numai trei nume: Vasiliu-Răscanu, Ilie Crețulescu și Simion Coman. Nu știu care ar fi explicația cu Atanasiu, Să fi făcut și el parte din grupul celor 10?

Dar de ce nu figurează numele celorlalți generali? De data aceasta explicația e, mai simplă: În timpul când Budionii elaborau istoria, toți generali români care comandaseră mari unități în Vest, se găseau la Alud. Cum să-i pui în istorie, deci, pe "dușmanii poporului"? Care a fost regimul penitenciar aplicat acestor dușmani? Ne-o spune repetatul Ion Cărbă. E o pagină înfricoșătoare care ar putea fi intitulată: Generalii la terci! Nu se dădea să mănânce decât terci și acela în cantități... Să nu mai vorbim. Dar acestui miserabil terci l-a adăugat drăceștile metode de umilire. La ora distribuției, temnicerii-aceste ascursori Fără Patrie și Dumnezeu, cum le spunea generalul Răscanu la 6 Martie 1945 - strigau: Generalii la terci!

Toți cei cari întrun fel sau altul, de la mari oameni politici până la scribii de la "Timpul", "Ecoul" sau "Scântele Tineretului" (III) au contribuit să se ajungă la această înfricoșătoare pagină, ar trebui să citească cartea lui Ion Cărbă și să mediteze.

Am pierdut 170.000 de oameni. De ce? E o întrebare la care la fel ar trebui să mediteze cei la care am făcut aluzie mai sus.

Pe Cupșa-Budionii nu avem ce să-i întrebăm. Mai ales că după cât se pare, serviciile lui pagini nu mai sunt agreele nici de cel pentru care au fost scrise.

PE PE MARGINEA CARTILOR

A. M. LAZAREV: *Moldavscia sovetskăia gosudarstvennăia v desărbabucă popos.* (Organizarea statului sovietic moldovenesc și problema basarabeană.) Cartes Moldovenescă, Chișinău, 1974, 910 pagini.

N-ai nevoie să studiezi profund lucrarea voluminoasă a lui A. M. Lazarev și este suficient numai să o frunzărești, ca să-ți dai seama imediat că n'ai în față o lucrare științifică de mare valoare; ci mai degrabă un pamflet de propagandă ușor adresat omului neinformant.

De la A. M. Lazarev, profesor de istorie la Academia de Științe Moldovenescă din Chișinău, fost ministru al educației și fost rector al Universității din Chișinău ne-am fi așteptat la mai mult. Profesia pe care o exercită și funcțiile înalte pe care le-a exercitat îi obligă să cerceteze și să răspundă fapte, pe care le poate oricând justifica, și care bineînțeles trebuie acceptate și de lumea cititorilor. Dacă mi s'ar adresa cineva cu întrebarea, dacă eu aș putea socoti pe autorul monografiei un profesor de istorie, și răspund cu conștiința împacată, că nu fac o nedreptate și că nu răspundem un neadevăr, afirmând că este imposibil, ca profesorul A. M. Lazarev să fie autorul monografiei. Mai degrabă aș tinde să cred că monografia este titlul de un colectiv de partid, care ar fi compus din activități fără educație civică. Și mai departe, am mai crede, că acest colectiv de activități, ca să dea o "importanță" cât mai mare "operei concepute", au hotărât drept considerent necesar, să numească ca autor un om "scolit", cu "trecut" în meseria de "profesor". Și așa mai crede că "năpasta" a "cărut" tocmai pe academicienul A. M. Lazarev. Aceasta rămâne însă presupunție, și până la doada contrară trebuie să plec de la "negru pe alb", și acolo să scriu, că autorul monografiei este A. M. Lazarev. În cele ce urmează, cu el mă voi răbobi.

Mai întâi o caracteristică a lucrării lui A. M. Lazarev este că se poate reduce la lozină, și ca atare, autorul nu este obligat să le justifice. Iată câteva din ele: Problema basarabeană a început la 5 Ianuarie 1918; problema basarabeană s'a rezolvat definitiv la 28 Iunie 1948; România a încercat prin toate mijloacele posibile și imposibile să "romanizeze" Basarabia (vă rog nu zămbiți!) România a răpit Rusiei sovietice o provincie. România a recurs la înșelătorie, fals și violență; în Basarabia ar locui un alt popor decât poporul român "poporul moldovenesc", acest popor ar vorbi o altă limbă decât limba română; "limba moldovenescă". România burgheză ar fi prezentă în zilele noastre prin "imigrații" care falsifică istorie, o denaturează și înalță "poporul moldovenesc", o "nime-ni", dar absolul nimeni, nici istoricii burghez români, nici istoricii din Basarabia, nici cel din Republica Socialistă

România, nici cei din Rusia, și nici cel din lumea largă n'au scris "istoria adevărată" a "poporului moldovenesc", și din lipsă de ignoranță, alții din "neștiință" au tratat cu încredințabilitate "documentele", alții le-au "profanat" și ca-negle "biserici ordinari" s'au datat la fabricării minșilor, și au colportat jumătăți de adevăruri. Pentru înțelegerea tuturor deficiențelor enumerate mai sus academicienul A. M. Lazarev și-a propus să scrie o lucrare conform recomandărilor academicienilor sovietici A. Aleksandrov (vezi pag. 83) și să folosească metodologia operelor clasice marx-leniniste adăugând ca a apelat în permanență la lucrările lui Karl Marx și ale lui Fr. Engels (vezi pag. 18).

Din păcate A. M. Lazarev nu respectă nici unul din cele două angajamente, pe care și le-a luat și le-am expus mai sus.

În celace privește adevărul istoric, așa cum l-a sfătuit academicienul Aleksandrov, atunci A. M. Lazarev ar fi trebuit să se comporte în felul următor: "Trebuie să cauți adevărul așa cum este el, în acest adevăr nu trebuie să rețușești nimic, să adaugi, să modifice... de acela omul care practică știința trebuie să păstreze toată obiectivitatea" (vezi pag. 83). A căutat-o? Răspunsul este categoric și simplu: nu. Dovada?

A. M. Lazarev uită istoria. Din păcate nu-l istoria secolilor trecute, ci istoria contemporană. El nu vrea să a cunoască de ea, celace nu frumos și denotă și o lipsă de spirit cavaleresc față de cel încă în viață. Și cu toate acestea, adică cu bună știință vrea să protesteze și contemporanii și cititorii. A. M. Lazarev nu vrea să a cunoască de realitățile din Basarabia. A. M. Lazarev este când lăsat flință organului local Sfătuț Tărl — după date personale la 21.11.1917 — mai este și cum s'a format organului reprezentativ, și mai este că Sfătuț Tărl a proclamat la 21.12.1917 Republica Democrată Moldovenescă (vezi pag. 79). Cu alte cuvinte, înainte de 1.1.1918 se formase în Basarabia, în mod legal un organ statal conform Decretului asupra păcii, semnat de Lenin și Stalin la 17 Noiembrie 1917. În acest decret se dăduse popoarelor oprite în "închisoarea popoarelor" de fostul imperiu țărl, dreptul la autodeterminare, formarea de state naționale și chiar deslipirea de Rusia. Ori se știe, că Basarabia fusese "închisă" înăci din Rusia 1912. Dacă A. M. Lazarev s'ar fi ținut de a doua obligație lăsată — adică să apelese în permanență la lucrările lui Karl Marx și ale lui Fr. Engels — atunci ar fi aliat că "anexarea Basarabiei" în anul 1912 de către Rusia a fost condamnată și de Karl Marx și de Fr. Engels. Să l le reamintim: "Tratatul din 28 Mai 1812: Poarta renunță la Basarabia. Turcia nu putea ceda ceea ce nu l aparținea, pentru că Poarta otomană n'a fost niclo-

dată suverană asupra țărilor române", se exprima Karl Marx (Karl Marx "Însemnări despre români", E. A. București 1964, pg. 105-106). Iar Fr. Engels scrie: "...Dacă pentru cuceririle Occidentului sovieticului rus mai găseam unele prețuri — nu vreau să spun de justificare, ci de scuza —, pentru cuceririle lui Alexandru nici vorba nu poate fi de așa ceva. Finlanda este finlandeză și suedeză, Basarabia — românească, iar Polonia Congresului — poloneză. Aici nici vorba nu poate fi de unirea unor neamuri înrudite, risipite, care poartă toate numele de ruși; aici avem de-a face pur și simplu cu o cucerire prin forță a unor teritorii străine, pur și simplu cu un jaf" (Fr. Engels "Politica externă a tarismului rus" — Marx-Engels. Opere, K. P. București 1965, pg. 28-29, vol. 2).

Crede oare A. M. Lazarev că românii din Basarabia își iubesc sau și-au iubit închiștoarea?

Organul reprezentativ al Țării se încadra în mod legal decretului din Noiembrie, deci, era un organ legal și nu un organ fantomă. Dacă A. M. Lazarev ar fi căutat mai departe adevărul istoric fără a face apel la Karl Marx "cel mai mare dușman al imperialismului rusesc", atunci ar fi aflat de la colegii săi, tot un academicien de la Chișinău, care la 4.12.1968 scria în Moldova socialistă următoarele în legătură cu Sfatul Țării și anume că: "reprezentanții naționalişti ucraineni, găsiți și evrei nu făcuseră declarații în care sprijineau în totu! Sfatul Țării" (A. Eșanuencoș, ex-d. sector la Academia de Științe, candidat în științe istorice) (Șper să nu intervină pe lângă forurile competente ca să fie eliberat din funcție că a permis să "spună adevărul"). Conform acestui citat, putem trage concluzia că Sfatul Țării nu era numai un organ al românilor din Basarabia, ci un organ reprezentativ al tuturor locuitorilor. În loc ca A. M. Lazarev să țină cont de această realitate, istă că vine și pune în circulație "o fantomă" pe care o numește "PUTERE SOVIETICĂ", susținând că această fantomă s'ar fi instalat la 1 (14) Ianuarie 1918. În același timp A. M. Lazarev uită recomandările lui Aleksandrov — adică căutarea adevărului — și — obiectivității —. El omite să facă cunoscut cititorilor, unde a fost instalată puterea de care vorbește? Unde își avea reședința și din cine era compusă? Cine stătea în spatele ei? Și pe cine reprezenta? Din cele relatate de A. Eșanuencoș, nu există nici o îndoielă că în spatele Sfaturii Țării stăteau forțe, care reprezentau întreaga populație a Basarabiei. Nici partidul comunist basarabean nu putea să stea în spatele fantomei "puterii sovietice", deoarece, asta ne-o spune însuși A. M. Lazarev: "...nu este stabilită data creerii partidului comunist din Basarabia" (pg. 28). Cu alte cuvinte, acea putere sovietică nu avea nimic comun cu populația, nici cu partidul și deci nu putea să servească interesele populației.

Din contră, fazele premergătoare înființării Sfaturii Țării se cunoaște, și trebuie ca le știe și A. M. Lazarev. Pentru a înlătuia orice confuzii, și dacă nu le știe, le repetăm ca să le afle. La sfârșitul lunii Martie 1917 se înființează în Basarabia Partidul Național-Moldovenesc. Acesta avea un program precis: înființarea unei diete locale și introducerea limbii române în administrație. În vara anului 1917 s'a înființat la Chișinău un comitet central al "deputaților soldați și ofițeri moldoveni", care cereau formarea unei oști naționale. În urma activităților partidelor locale și a organismului Cuvânt moldovenesc la începutul lunii August 1918 guvernul central provizoriu a recunoscut oficial autonomia provinciei dintre Prut și Nistru. Pe de altă parte trebuie spus și căvase desprins activitatea soldaților. La 20 Octombrie 1917 s'a întrunit "Congresul militar român" la Chișinău cu participarea a peste 600 de delegați, soldați și ofițeri, reprezentând circa 180.000 ostași români basarabeni. Congresul militarilor a hotărât constituirea, în timpul cel mai scurt a organismului Sfaturii Țării și convocarea unei adunări constituante. Croniciarii știrilor de atunci, mai relevantă, că congresul militarilor s'a încheiat cu cântecul patriotic "Deșteaptă-te, române!" și "Pe-al nostru steag stă scris unire". Acestea sunt fapte și realități pe care nu se poate tăce. Așa s'a format Sfatul Țării în Basarabia. Un organ constituit de reprezentanții poporului și era răspunzător la acea dată pentru pacea și ordinea internă. Dar ce s'a întâmplat? Trupe străine au invadat teritoriul Țării, cu intenția vădită de a pune mâna pe putere și a ocupa țara. Mai precis ele visau distrugerea unui stat legal, format conform legilor sovietice. Amenințarea venind din afară, organismul legal constituit, avea nu numai dreptul, dar și datorită de a apăra statul. Trupele bolșevice n'au fost chemate de puterea oficială, deci erau trupe de invazie. Pentru a se apăra contra unei invazii, organismul legal și recunoscut, Sfatul Țării a făcut apel la trupele române. A. M. Lazarev acuză Sfatul Țării de trădare, nu vrea să recunoască adevărul și nu se țină de recomandările tovarășului academicien Aleksandrov. Numai în cazul în care, Sfatul Țării nu și-ar fi respectat obligația de a menține ordinea și pacea, și nu

s'ar fi opus invaziei, atunci A. M. Lazarev ar fi putut acuza Sfatul Țării de trădare. Și în acest caz, ar fi respectat recomandările lui Aleksandrov.

De alt fel opinia lui A. M. Lazarev, că s'ar fi instalat "puterea sovietică", a rămas fără suporturi. În Iunie 1940 Uniunea Sovietică n'a cerut Basarabia, invocând "fantoma lui Lazarev". Molotov a fost de altă părere decât acesta a istoricului din Chișinău. În nota ultimativă din 26 Iunie 1940, V. M. Molotov n'a ținut cont de "descoperirea științifică" a lui A. M. Lazarev, întrebându-l o altă "gogomănie": Molotov cere Basarabia în numele Ucrainei, pe care o socotește "un teritoriu populat în majoritatea sa de către ucrainenii", ceea ce nici lui A. M. Lazarev nu-i place, că nu corespunde realității, și acesta scrie: "...ceea ce oglindește cătuși de puțin situația reală a componenței naționale a regiunii" (pg. 72). Din cele expuse mai sus, s'ar putea trage concluzia, că la ruși, nici "presupuși oameni de știință", și nici "politicienii", nu se prea țin de "adevăruri". Fiecare le mistifică și le întrebunțează acolo unde pot "râpi" ceva!

Stranie și lipsită de orice logică mai este și o altă "constatare" a lui A. M. Lazarev. Acesta scrie: "Națiunea moldovenească și pământurile ei au fost împărțite artificial în două părți, care până la 28 Iunie 1940 au urmat diferite căi de dezvoltare" (pag. 5). Dar istoricul academicien, constată că "Basarabia a fost parte integrantă a Moldovei" (vezi pag. 111). Unde este logica omului de "știință"? Adevărul istoric este acesta: Rusia distruge unitatea istorică a Moldovei în anul 1812. Și culmea: A. M. Lazarev condamnă România, că în anul 1918 a distrus unitatea Moldovei, așa după cum se exprimă el: "România regăsi ar fi recurs la înșelătorie, falș și violență. Perfidia și cinismul de care au dat dovadă dirigitorii României, atunci când au scapat Basarabia" (pag. 99). Dacă România ar fi distrus unitatea "Moldovei", așa cum se lamentează profesorul de istorie, îl întrebăm, de ce Uniunea Sovietică după 28 Iunie 1940 n'a urmărit "unificarea" provinciei și a împărțit-o în trei părți? Unde este protestul omului de știință? De ce Uniunea Sovietică a trecut sudul Basarabiei și județul Hotin la Ucraina, când populația majoritară din acele județe o formează românii și nu ucrainenii? Cine a comis ilegalitatea? România care "întregise" unitatea Moldovei, distrusă de Ruși în 1812, sau Uniunea Sovietică, care se face vinovată de "anexiunea unui regiun", care n'are comun nimic cu Rusia, nici din punct de vedere etnic, nici din punct de vedere istoric, nici geografic și nici economic? Prin împărțirea Basarabiei — inițial și a Moldovei —, Rusia bolșevică se demască în fața lumii întregi și dovedește că prin împărțirea Basarabiei, și anexarea unei mari majorități a populației unui stat străin — și de limbă și de obiceiuri —, că urmărește genocidul, a cel flagel, pe care ea însăși s'a obligat să-l combată prin convenția de la 9.12.1948, încheiată în cadrul Națiunilor Unite. Și aici academicienul A. M. Lazarev rămâne departe față de obligațiile luate. Câtă dreptate avea Fr. Engels —, o recunoaște în scris și A. M. Lazarev, când își citează marile dispreț, ei scrie: "...când agresiunea reușește, statele hăpărește nu țin niciodată seama... nici de dorințele nici de interesele, nici de deosebirile naționale ale populației..." (vezi pag. 8). Nu s'a comportat oare Rusia în Basarabia așa cum a spus Fr. Engels? Și A. M. Lazarev trebuia să mai știe că Fr. Engels scria "că Basarabia este românească". Numai că A. M. Lazarev își profanează decălii marxizmi. A. M. Lazarev mai vine și cu o altă "gogomănie", susținând că: "Clasele dominante din România nu au reușit să-și atingă scopul de românizare forțată a Basarabiei și a populației sale" (pag. 9). A. M. Lazarev este și "descoperitor" de falșuri! Istă ce mai scrie că: "Olguovski și I. Kompaniet, căutând să demaște până la capăt pe falșificatorii burghezi ai istoriei Bucovinei, au devenit ei însăși pe neașteptate, captivi al concepției istoriografiei românești despre "fluxul unic românesc..." autorii menționând cuvântul "român", în loc de "moldovean" (pag. 33). Și ca să întărească și mai mult părerea exprimată la începutul acestui articol, că nu A. M. Lazarev este autorul monografiilor, își mai pune și întrebarea omului sărac cu duhul "de unde au apărut românii înainte de 1918 în Bucovina?" (pag. 33).

O fi întrebarea legitimă pentru "colectivul de partid", care a prelucrat lucrarea, dar nu pentru un academicien, și încă unul cu pretenții de "profesor de istorie"! (Nu știu dacă a fost făcut "pe puncte")! Atunci se achimă situația! Întrebarea academicienului este mai naivă chiar decât a țărănilor care văzând lumina electrică o întrebă pe mama sa: "Acușă! mamă, cine a pus luna asta în par?" A. M. Lazarev aplică astatuturile lui I. V. Lenin pe care le redă la pag. 58, și anume: "minte, fa zgomot tipic, repetă, repetă mîncuna, ceva va rămâne". Aici nu se deparțiază de indicațiile șefului. Celace nu știm, e dacă oare a găsit "pe cel slab de înțeles, să-l crească?"

Dacă A. M. Lazarev ar fi vrut să facă istorie, atunci ar

fi găsit multe. Amintim numai câteva date, și anume exprimate de un om politic rus. Este vorba de ministrul educației, N. Durnovo. La 27 Mai 1912 scrie în legătură cu centenarul ocupării Basarabiei de către Rusia: "Noi n'am făcut nimic, nici toate școlile create în Basarabia au avut scopul de a transforma românii acestui ținut în velenoși ruși, întreprindere care n'a reușit". Nici întreprinderea de falșificări și denaturări inaugurată de academicienul de la Chișinău nu a reușit. Adevărul istoric este altul. Și pe acesta îl culește.

A. M. Lazarev mai susține că problema "basarabeană" a fost deplin rezolvată la 28 Iunie 1940". Este dreptul fiecăruia să-și expună părerea, dar atunci când vrea să și expună în public, trebuie să fie lăsat în serios de cititori, sau ascultători. Problema basarabeană nu este rezolvată, ea va fi rezolvată în curând, în așa fel încât populația română din Basarabia se va reuni cu cea din restul României. În argumentarea acestui părer, istă câteva puncte de vedere:

a) Dreptul internațional.

1. Uniunea Sovietică s'a angajat prin tratate de drept internațional să nu anexeze niciun teritoriu fără consimțământul populației; acest angajament nu și l-a respectat în Basarabia, populația română n'a fost solicitată să-și dea consimțământul.

2. Există un principiu de drept internațional că: acapărarea unui teritoriu străin nu-i conferă agresorului niciun titlu de drept internațional. Uniunea Sovietică a amenințat cu forța militară a 200 de milioane de oameni și a ocupat Basarabia.

3. Conform art. 53 al Convenției asupra tratatelor internaționale din 23.5.1969 sunt declarate nule și fără valoare tratatele internaționale care sunt încheiate prin violarea unui principiu de drept internațional de pace de la Paris (10 Februarie 1947) n'a avut mandat din partea poporului român. Acel guvern a fost înscăunat din trupele de ocupație, și a servit interesele ocupantului. În momentul când poporul român va fi liber, va cere revizuirea tuturor tratatelor încheiate de guvernele după 1944 care n'au exprimat voința națională.

b) Declarațiile oamenilor politici.

1. Primul om politic care s'a referit la Basarabia a fost Nichita Hrușciov. Cu ocazia unui miting al lucrătorilor din Leipzig la 7.3.1959 acesta făcuse următoarea declarație, și era de părere că: "printre locuitorii României se găsesc și oameni din aceia care cred că Moldova (s'a gândit la Basarabia n. autorului) constituie o parte din România".

2. Mao Tse-tung declară la 10.7.1964 în fața unui grup de jurnaliști japonezi că: "Spațiul pe care-l ocupă Uniunea Sovietică este prea mare... ea ocupă un număr mare de teritorii străine... printre care și Basarabia și Bucovina, care au fost anexate de la România".

3. Presa internațională a dezbătut în nenumărate rânduri problema Basarabiei, întotdeauna în favoarea României.

4. Cât de gubredă este poziția Rusiei sovietice față de problema basarabeană mai este și faptul că în ultimul timp aceasta caută pe orice cale și cu cele mai mari eforturi să dovedească că în Basarabia locuiesc "moldovenii" și nu "românii", că aceștia ar fi un alt popor decât românii, un popor de sine stătător care n'are nimic de-a face cu poporul român. Dar nici aceste minciuni nu vor prinde. Opinia publică este lămurită unde se află adevărul și cunoaște pe aceia care se străduiesc să răspundă neadevărul.

Dr. Alexandru ȘUGA



OAMENI DE ALTADATĂ VINTILA BRATIANU

de D. C. UNTABU

Cu trecerea anilor trec, și oamenii, și odată cu ei și evenimentele istorice, în care ei au participat.

Este rolul unei istorii imparțiale de a eterniza trecutul unui popor cu scopul de a informa, educa și încuraja generațiile viitoare de a continua opera politică a înalțărilor lor. Din păcate, dela sfârșitul ultimului război mondial în Tara Noastră n'a mai existat o istorie obiectivă a timpurilor mai moderne ale Neamului Românesc. Așa niza istoriei oficiale de astăzi a fost în mod intenționat manipulată, prin omisiuni și distorsiuni, cu scopul de a justifica doctrina absurdă a Marxim-Leninismului.

Istoria o fac, în primul rând, oamenii, și apoi împrejurările în care aceștia trăiesc. În Tara Noastră, unul dintre acești oameni a fost și Vintila Brătianu, care împreună cu fratele său mai mare, Ionel, au reușit să consolideze Mînt Regat, furiat de tatăl lor, Ion Brătianu, împreună cu marele Rege Carol I. Pe fundamentul acestuia s'a putut ridica, apoi, în 1918, edificiul României Mari, așa cum era cunoscută, mai înainte de cucerirea ei de către Bolșevici.

Desigur că, Brătienii n'au fost singuri, cari au contribuit la întregirea și consolidarea Neamului Românesc, iar dintre ei, Vintila n'a fost dintre cei mai renumiți. Totuși, dacă scriu aceste rânduri despre el, o fac din motive mai mult personale, datorită faptului că prin tatăl meu, l-am putut cunoaște mai de aproape.

Părintele meu, un admirator al Brătienilor, și cam de aceeași vârstă cu Vintila, care era expertul financiar al Partidului Național Liberal, cu deviza: "Prin Noi Însine" — avea nu numai aceleași vederi economice ca el, dar și aceleași concepții de familie, de educație a copiilor, de comportare în viața publică sau particulară.

Tatăl meu îl vizita adesea pe Vintila, când se ducea pe la București, cerându-i sfaturi politice, economice, sau de cum să-și crească copiii, pentru a fi de un cât mai mare folos pentru Tara lor. În această privință îl îndemna totdeauna pe tinerii Români să studieze mai puțin Dreptul și Filozofia, pentru a deveni funcționari la Stat, ci mai mult comerțul și ingineria, pentru a putea pune stăpînire pe resursele naturale ale Țării și deci pe destinul ei. Este datorită sfaturii lui că tatăl meu m'a îndemnat să studiez științele economice în strălătină, pentru că, pe acea vreme, la Brașov, orașul meu natal, aproape numai străinii controlau comerțul exterior, celace pentru Vintila Brătianu era un lucru intolerabil.

În anul, imediat după primul război mondial, eram elev la Liceul Nicolae Bălcescu din acest oraș dunărean, iar tatăl meu mi lădă adesea exemple despre Vintila, pentru a-mi face educația. În acest fel, am început și eu a desvolta o adevărată afecțiune și admirație pentru el, pe care le pastrez și astăzi.

Doresc a menționa aici, doar câteva fapte, care nu știu dacă au mai fost cunoscute și de alții, pentru a nu fi date uitării, și pentru că le găsesc utile atât pentru generația de astăzi, cât și pentru a pune în contrast comportarea guvernărilor proștă din România, cari deși se preind de origine proletară, duc o viață deșgustătoare ca a simboizilor de război.

Deși Brătienii erau acuzați pe vremuri, mai ales de o "anumită presă din Sîrbia", că vrură Țara, și erau în mod regulat caricaturizați ca "sobolani", ei erau de fapt uni din puținii Români etnici, cari reușiseră, într-o țară acapărată aproape în întregime de străini, să-și creșeze, printr-o muncă onestă și inteligentă, în decursul a trei generații, o situație economică independentă, culminând cu Banca Românească din București și alte orase din Tara.

Deși aveau deci o situație materială destul de bună, Brătienii în general, dar mai ales, Vintila, erau de o mare modestie și duceau o viață particulară respectabilă, la fel de altfel, ca și ceilalți mari bărbați de stat Romani, Iuliu Maniu.

Era știut de ex., că Vintila, ca Ministru de Finanțe, nu îneca leane ce i se cuvenia, ci o da operilor de caritate. De la locuința sa din București, Vintila mergea pe jos la Ministerul de Finanțe din Calea Victoriei, unde era la ora 8 dimineată, punct, și începea să lucreze. Din această cauză, nu numai funcționarii mai mici, dar și directorii mari ai Ministerului veniau la acești orași la birouri, ne mări înfrădind să alungă după Ministerul lor, deși Vintila niciodată n'a adormat pe cineva, însă exemplul dat de

(Urmează în pag. 32)

NECROLOG

NICOLAE BORCA-MOSUL

GHEORGHE ACRIVU

Cu profundă durere vă aducem la cunoștință înțelarea din viață la 17.11.1977 a celui atât de energic și cu sufletul atât de mare, Omul și Românul care a fost Gheorghe Acrivu. Fulgerătoare lui dispariție este o pierdere enormă pentru exilul românesc.

Familiei îndurerate îi transmitem profunde regrete și condoleanțe, asigurându-o de sincera noastră compasiune.

Gheorghe Acrivu s'a născut în com. Independența-Tecuci, la 18 August 1913. Școala primară și primele clase de liceu le face la Tecuci, după aceea la Sibiu, iar bacalaureatul la Timișoara. Între 1932 și 1936 studiază dreptul la Cluj. Din primul an de facultate este cooptat în Garda de Fier cu care se identifică. Participă la toate manifestațiile studențești și în anul 1939 este condamnat la trei ani. În timpul detenției trece prin închisorile la Cluj, Anul, Văcărești, Timișoara și Caransebeș. Este eliberat în 1940.

După lovitura de stat a generalului Ion Antonescu din Ianuarie 1941 și începerea unei crunte prigoane legionare, Gheorghe Acrivu la drumul exilului. Mai întâi lucrează ca muncitor necalificat în uzinele Heinkel din Rostock și în Decembrie 1943 este internat în lagărul de concentrare Buchenwald.

Este eliberat la 27 August 1944. După aceea îl întâlnim voluntar în Armata Națională formată de Guvernul Național al IV-nea. Cade prizonier la anglo-americani, este purtat prin diferite lagăre de prizonieri cu alți români și în sfârșit în anul 1946 reușește să evadeze. Ajuns în libertate organizează o filieră pentru scoaterea românilor din lagărele de prizonieri, le procură lucru și un minimum necesar de viață.

Gheorghe Acrivu la parte activă la organizarea exilului românesc și în anul 1947 este ales secretarul Asociației din Nord-Vestul Germaniei, mai târziu președintele ei. Începând din 1952 își mută domiciliul în localitatea Porz/Rheinland, în apropiere de Köln (Germania), continuând activitatea pe toate țărmurile, este prezent la toate acțiunile politice și naționale, la toate acțiunile care căsuți în nevroze, da ajutor moral și material celor căsuți în nevroze, întreprinde călătorii lungi și costisitoare pentru binele apropiatului și este un permanent punct de sprijin pentru toți cei care suferă de asistență. După înființarea "Uniunii Asociațiilor Române din Germania" — UARG — în anul 1968, un organ de coordonare a activităților tuturor organizațiilor și instituțiilor existente, Gheorghe Acrivu este ales mai întâi secretar și mai târziu președintele acestei organizații.

Gheorghe Acrivu a fost unul dintre puținii care s'a jertfit în permanență pentru binele altora și n'a lipsit niciodată acolo unde trebuia să se facă ceva. De acela amintires lui va dăinui veșnic în sufletele noastre și ne închinăm în fața mormântului proaspăt.

Dr. Alexandru Juge Dr. Ion Popa Eugenia Dumitrescu

Revista și Editura "Carpazi" împărtășesc durerea camarazilor din Germania.

Gheorghe Acrivu
Prezent!

Nicolae Borca, Mosul, cum îl răsfățau camarazii, chiar cei mai în vârstă ca el, ne-a părăsit. Nobunul vitezei automobiliste a unui neagr american, i-a curmat firul vieții la 12 August 1977, când se întorcea de la Majadahonda, noaptea, pe jos, pe șoseaua Barajas-Paracuellos, unde luera la ferma familiei camaradului Petru Șorici.

Firav ca trup și bătrânul va răla, Mosul era totuși o energie permanentă. Oata la treaba, la efort, la sacrificiu, se oferea imediat acolo unde era nevoie de făcut ceva pentru Legiune.

Când a luat ființă Editura Carpații în 1964 și mai târziu revista cu același nume, a fost primul abonat, sprijinitor și cititor a tot ce s'a lipărit. Și câștiga foarte puțin ca pază de noapte la un depozit de mobile.

Dar el a înțeles să facă sacrificiul pentru acțiunea de a lămurii lumea occidentală asupra Tarii noastre, Legiunii și Capitanului și a nedreptății făcutei României. Și aceea, din toată sarcina și cu toată inima, cum nimeni dintre bogații exilului, n'a făcut-o.

Măruntel la trup, era un munte de omenie și putere de dăruire. În brațele lui și-au găsit alinare în ultimele clipe de suferință, camarazii Florescu, Balcu, Prof, Popescu, Biciola.

Cu înțelepciunea țărânului și umorul specific bănașene, căci Mosul era țărân cocoșat din Banat, își creșea o lume a lui proprie, care l-a ajutat să treacă marile probe legionare care l-au încercat cu prisosință în ultimii 36 de ani, fără să se cintească din credința și loialitatea care-l caracterizau. Avea totdeauna un sâmbet lăsat și o glumă, ca răspuns la tachinările camarazilor, care-l înconjurau totuși cu caldă lor dragoste, și-l regretă pierderea.

Dumnezeu să-l odihnească în pace!

Nicolae Borca
Prezent!



adică de la Di Ivașcu. Căci, după cum spunem, Di Ivașcu a trecut foarte ușor peste Dnii Eugen Ionescu și Mircea Eliade și a insistat îndelung asupra personalității lui Tânase Uscatu. Dar cum? De unde știe Di Ivașcu că Tânase e așa de mare? 99 % din ce a scris Tânase e în limba lui Cervantes. Ori Ivașcu nu cunoaște nici el această limbă. Cartonajul de invitație la conferința apăsătoare că expunerea se va face în castiliană. Și odată așezat pe scaun, Di Ivașcu s'a scuzat de eroarea comisă, a spus că el va ține conferința în limba franceză deoarece cunoaște limba franceză (ca și Churchill), dar nu cunoaște spaniola. Deci a afirmat că nu cunoaște castilianul. Atunci de unde a cunoscut giganticile dimensiuni ale lui Tânase Uscatu?

S'a întâmplat cu Di Ivașcu exact același lucru ca și cu Ierunca și Caranica. Și totuși ceva diferă: motivele. Cruntă ironie a soartei! Pe când era "turbat de stângă", Di Virgil Ierunca era salutat de George Ivașcu. Și lăta că după o lungă desprărire, se întălesc din nou, fiecare cu o călușe în mână, ca să tâlmăcească același personaj: pe Tânase Uscatu. Din motive diferite, dar oricum, făcând același lucru. Și amândoi fără să cunoască limba lui Cervantes!

Și încă ceva curios: Di Ivașcu nu a spus nici un cuvânt despre doctrinismul Drăgan. Tânase Uscatu a fost absent. Probabil din modestie, o calitate pe care nu l-o cunoștea până acumă nimeni gigantul. Nici Di Ierunca. Dar a fost fratele lui Tânase. Și această trecere sub tăcere a doctrinismului l-a dat noi speranțe lui Uscatu. A revenit la vechiul plan, fără să-l părăsească pe cel nou: întâi membru al Academiei reseriste și apoi laul cel mare... premiul Nobel.

• Între 4 Octombrie și 1 Noiembrie 1977, sub auspiciile Ambasadei reseriste de la Madrid, a avut loc o expoziție de pictură abstractă, românească. Lume puțină: nici o personalitate spaniolă. S'a discutat mult faptul că nu a participat nici unul dintre expozanți. Să nu fi găsit Bucureștiul nici un picior român — chiar abstract — de care să fie sigur că nu face... "mișul mortal"?

• Horia Roman redivivus. De astă dată în "Revista Scriitorilor români", al cărui nume, cred eu, nu este complet. Ar trebui să se numească "Revista scriitorilor români în exil". Director: O. Sporea. Di Horia Roman continuă pe același străduț: Ziarele "Adevărul", "Dimineața", "Cuvântul Liber", "Timpul", "Ecoul", erau ziare democratice.

La "Cuvântul Liber", ne spune Di Roman (p. 137 în "Revista Scriitorilor români"), dogma era: nici un dugman la stăpân. Când numitul a îndrăznit să scrie un articol cu limba de atacuri la adresa administrației justitiei în "Zara sovietelor", articolul l-a fost acos de pe spalt și înlocuit cu un clișeu. Și aceasta, cu toate că autorul era secretar de redacție, Di Roman plagiază pe Iorga, spunând: eu n'am fost eu. Mai desădrepul, Horia Roman recunoaște că era om de paie. Acestora, încă lui Roman (Horia) și celorlalți de laeapa lui, Goga le apunea "sabăgoimi". Pe acele vremuri, subăgoimii se supărau când li se spunea astfel. Astăzi, Roman (Horia) nu se supără, ci din contra își amintește de acele timpuri cu emoție, emoție pe care voște s'o transmită și cititorilor. Este adevărat că erau așa de mulți sabăgoimi, încât mulți se în-

șelau și-i confundau pe acrișia cu adevărații stăpâni. Astfel, Stelian Popescu-ne-o spune Di Roman-se înșela și credea că dea s'ar fi numit în realitate Henri Rottman, motiv pentru care numitul se răsună crunt, spunând că Stelian Popescu avea creierul mic prea mare și pe cel mare prea mic.

Nu știu cum avea Stelian Popescu creierul, un lucru e cert: se înșela confundând pe sabăgoim (Horia Roman) cu stăpânul care era Stelian Roli și care se mai numea și Ghiță. Sabăgoimul figura pe frontispiciul gazetei ca secretar de redacție, dar cel care dirija, era stăpânul, adică Ghiță, care scoala articolele care nu-l plăceau, chiar când erau opera "secretarului de redacție" și chiar când acestea ajunseseră în ultima fază a elaborării, adică erau pe spalt, și fiindcă timpul nu mai permitea să se scrie un articol înscădat în dogmă, îl înlocuia cu un clișeu. Când l-am întrebat de ce a făcut acest gest, fără să mă informez, m'am găsit în fața cu un Ghiță transformat, tremurând din toate țăbrele și acuzându-mă că eu căleasem principiul pe care (și aceasta era adevărat) îl stabilisem de comun acord: nici un dugman la stăpân. Nu mai era Ghiță cel sugrăbit și conciliabil de ieri, devenit un fel de Saint Just acuzator, sustinut și de armata de tineri poezi desperados (toți democrați desigur, n. n.), unul mai simpatice ca altul (și printre ei și Miron, cel cu faimoasa pagină a 2-a), așa că, până la urmă, am lăsat totul baltă și l-am cedat secretariatul" (p. 137).

După cum se vede, Horia Roman, impliculor, om de pua la ranki Nu a mai colaborat, a cedat secretariatul, dar a continuat să figureze încă timp de 9 luni pe frontispiciul gazetei drept secretar de redacție. Deci sabăgoim cu certificat în regulă.

Constantin Graur l-a spus într-o zi: Uite ce părere am: Stăla e un om serios, care creșe să consolidare o țară. Protekt e un caraghios, și sabăgoim cu certificat, ne spune că acest Graur nu era deloc comunist. S'ar putea crede că Di Roman e numai nalt de o deșarmantă naivitate. Personal n'o cred. Probabil sunt ca și Stelian Popescu, adică am creșut mic prea mare și pe cel mare prea mic.

Di Horia Roman s'a specializat în a scrie necrologuri. A scria două și amândouă se terminau cu cuvintele: Adios Mircea, căci așa se cheamă după rășulii. În curând va scrie un altul mă voi bucura citindu-l-care se va termina cu cuvintele: Adios Ghiță! Acesta va fi desigur publicat concomitent în revistele "Limite" și "Revista Scriitorilor români". O regret pentru Di Sporea și mă surprinde că a admă colaborarea sabăgoimului în revista pe care o conduce.

• În același revistă, la p. 110, într-un articol intitulat "De ce comunistii nu pot să scrie în mod obiectiv istoria neamului", di Mihai Clămărescu, scrie: "Ce-l drept, unele progrese s'au făcut. Unele evenimente din istoria noastră sunt acum prezentate în adevăratele proporții. Mihail Roller sau Barbu Cămpina (1977) sunt astăzi din furticire-dați uitării. Metodele lor de prezentare a istoriei nu mai au curm". Mihail Roller, Stelian Roli? Sunt una și același persoană? De ce nu? Dacă Stelian Roli se mai numea și Ghiță, de ce nu ar fi putut să se numească și Mihail și să mai adăoge două litere la numele lui neacă românesc? Aș dori ca ipoteza mea să fie

falsă, căci în acest caz poziția diui Sporea ar fi și mai de neînțeles.

• La pagina 35 citim: "Citisem demult (poate în J. H. Fabre) despre curtea acorpiilor. Căi timp sunt "logoditi", acorpiionul și aleasa lui se plimbă en se tenant par la pince — și plimbările acestea au uneori o durată și o morfologie surprinzătoare. Acum câteva zile, întâlnindu-l pe L. V. specialist în comportamentele animalelor, i-am cerut detalii. Sordând ironic, L. V. mi-a mărturisit că această "curte a acorpiionilor", deși reală, e mai puțin interesantă decât ne-o închipuim noi, diletanți. Este o anthropolgizare a instinctului sexual, mi-a spus. "Logodna" este numai faza preliminară a unirii sexuale, etc. "Plimbarea-dans" este, evident, reală-dar noi li acordăm funcția și valoarea dansului, etc., etc."

Aceste rânduri nu m'au scandalizat ca acestea în care di Eliade ne descria împreunarea Genei cu laurul, ci din contra, m'au făcut să apreciez pe Di Sporea că le-a publicat. Căi de săracă ar fi rămas lupta exilului nostru, fără aceste docte pagini! Nu ne îndolm că "cuplul Ierunca-Lovinescu" (Vedi BIRE) va ferici și pe cel din Tară, pe calea undelor, desvâluindu-le chestia cu logodna acorpiionilor.

N. S. G.

EPIGRAMA

În fermele de Stat
Tovarășii au îndoctrinat
Gânelie și cococși
Să producă ouă roșii.

I. BRAILEANU

Publicații primite la Redacție:

- Corneliu unui veteran, de St. Georgecu-Sergant.
- Pădurea de la Făncăbepi, de Ion Tolescu.
- România de azi, de Ion Rațiu.
- My Land, de Elianina Daschevici.
- Amintiri, de Ion Flegaru.
- Dialogos, de Horia Blamatu.
- Jurnal, de Horia Blamatu.
- Buna Vestire, Dir. Magistr. Aloisio Tăutu.
- Căcatombes, Dir. Sergiu Grosu.
- Iesu Brufuror, Dir. Sergiu Grosu.
- Tare și Eșul, Dir. Gheorghe Costea.
- Limite, Dir. Virgil Ierunca și N. Petra.
- Căndatul românesc, Dir. Gh. Balasu.
- Valra, Dir. P. Valimăreanu.
- Revista Scriitorilor Români, Dir. C. Sporea.
- Bolon Neat Service, Dir. I. Boian.
- Porunca Vremii, Dir. I. Boian.
- Fiu Dactil, Dir. I. Boian.
- Eridi Solidar, Dir. Petre Mihail.
- Miera Magaria, Dir. Marius Ligă.
- Aporia, Dir. Ion Dumitru.
- Der. Donaschwebe, Red. Frans Schultack.
- Achinas românesc, Red. N. Cărlă.
- Sîndardul, Dir. I. V. Emilian.
- Dreptate, Dir. D. Mihovici.
- Microm, Dir. Stelian Munteanu.
- Calendarul Bisericii Ortodoxe române din Paris.
- Biserica Bisericii Ortodoxe Române din Detroit.

ECOURI

• În seara de 27 Octombrie 1977, în sala Cercului Urbi din Madrid, Di George Ivașcu a ținut o conferință cu titlul: Valorile românești în cultura universală. Expunerea a fost citită în limba franceză: o franceză... românească. Aceasta mi-a amintit o anecdotă al cărei erou era Winston Churchill. Numitul avea prezența că ghe frantuzeste. Și odată a ținut o conferință la Paris, în limba franceză. La sfârșitul ei, un participant, francez, a exclamat: Tien! Tien! Nu știu că limba franceză se aseamănă atât de mult cu cea engleză.

Dintre valorile românești ale exilului a citat pe Eugen Ionescu, Mircea Eliade și pe... Tânase Uscatu. Nu a auzit să vede de Aron Cotruș care era cunoscut și apreciat de spanioli, publicând mai multe cărți de versuri în limba lui Cervantes fiind considerat cel mai mare poet epe spaniol. Și nu a auzit nici de Vintilă Horia care, oricum, a luat premiul Goncourt.

Și dintre cei trei numiți, Di Ivașcu a insistat cu tălmăcirile asupra lui Tânase. E explicabil, George Ivașcu e directorul revistei România literară, unde au apărut poezile, panseurile și

poza lui Uscatu. Oricum, trebuie să recunoaștem că ostenul e teribil de greșecher, e extraordinar clar. În exil a reușit să l se facă recenziile elogiase de către Caranica și Ierunca. Ambii recenzau niste cărți ale lui Uscatu scrise în limba spaniolă, fără să cunoască această limbă. Procedeeul e învechit: autorii scriu rigle recenziile, ultraînaltative desigur și, alții, adică Ierunca și Caranica le semnează. Că s'a întâmplat aceasta cu personajii ale exilului mai merge. Dar Uscatu s'a făcut forte să obțină același lucru de la o personalitate a R. E. R.-ului,

VINTILA BRATIANU

ei era covărgitor. Pe drumul de acasă la Minister și dela Minister acasă, Vintilă Brătianu nu era însoțit de niciun polițist. El era văzut mergând liniștit pe stradă, sprânci pe un baston, și răspundând la salutul cetățenilor prin ridicarea politicoasă a pălării. Și pentru ca tălpile gheterilor lui să nu se tocească prea repede, el avea țințe de fier pe ele, fiindcă pe acea vreme nu erau tălpi de plastic.

Tatăl meu îmi povestea cum odată, fiind în birou cu Vintilă Brătianu, în casa acestuia din București, fiul lui, elev de școală, intră cerându-i o foaie de hârtie de scris. Întrebându-l ce vrea să scrie, tatăl sau a deschis un saltar dela birou, a luat o foaie de hârtie, și după ce a rupt-o în două, i-a dat jumătate (fiului sau, spunându-i că atât e de ajuns pentru ce avea să scrie. Cealaltă jumătate a pus-o din nou în saltarul dela birou.

Vintilă Brătianu era cunoscut pentru spiritul său de economie, pe care unii îl considerau drept avarie, dar care de fapt nu era altceva decât un principiu riguros de raționalizare, pe care îl aplica în orice activitate ce întreprindea, mai ales când era vorba de banul Statului.

Era de ex. notorie, pe acea vreme la București, întampinarea cu Vintilă Brătianu, care ca Ministru de Finanțe, a trebuit să se ducă la Londra, pentru a negocia un împrumut de Stat. Nicolae Titulescu, care era Ministrul Plenipotențiar la Londra, urma să-l introducă pe la marile bancheri din City, pentru a discuta contractarea împrumutului. Spre marea lui surpriză însă, Titulescu descoperă că Ministrul de Finanțe al României n'avea un dinner-jacket, pe care să-l îmbrace la masa oferită în onoarea lui de bancherii din Capitala Angliei. Lui Titulescu i-a trebuit mult timp să pledeze până a-l convinge pe Vintilă să-și facă un dinner jacket la un croitor din oraș, și pe care probabil că nu l-a mai îmbrăcat nicodată la reîntoarcerea în București.

Oamenii, ca el, sunt astăzi uitați sau bărfiți în România, ca burghezi. Măine, însă, vom avea nevoie tocmal de astfel de oameni pentru a scoate Tara la înapoi.

REDACTIONALE

A) PROF. ALEX. BOLDUR-LA GRANDE THRACE

Mulțumim sprîncinilor de todeauna care s'au grăbit să răspundă pozitiv apelului nostru lansat prin revistă pentru tipărirea lucrării Dnui Prof. Al. Boldur-La Grande Thrace, lucrare de încontestabilă valoare pentru cercetarea originii și trecutului Neamului nostru.

Bogatul material documentar și reproducerea fotografică de obiecte reprezentând civilizația strămoșilor noștri, înainte de era creștină, oferă publicului un volum de impresionantă proporții, al cărui preț se ridică la ca 2.000 pesetas.

Rugăm pe această cale, atât pe cei cari s'au anunșat ca subscriitorii anticipați ai lucrării, cât și pe acei care vor să aibă în bibliotecă lor acest tezaur, să trimită costul ei de 25 dolari U.S.A. pe numele și adresa directorului Editurii Carpații Traian Popescu.

O parte a textului lucrării va apare și în revista CARPAȚII, începând cu numărul 4.

B) MEDALIA CORNELIU ZELEA CODREANU

Cu prilejul comemorării a 50 de ani de la înființarea Legiunii Arhanghelului Mihail, s'a luat inițiativa bătăii unei medalii comemorative, având pe avers CORNELIU ZELEA CODREANU - 50 - ROMANIA, iar pe revers - 1927 - Legiunea Arhanghelului Mihail, 50 de ani de la înființare 1977 și simbolul Mișcării, gardul de fier. (Vezi reproducerea în pagina a 2-a a revistei Nr. 6/8.) Au fost bătute cu această țesă, elige, dimensiuni și greutate (3 cm. și 28,31 gr.), 100 medalii de aur de 20 carate, prezentate în cutii speciale învelite în imitație de piele, preț 20.000 pesetas sau echivalentul în monedă străină.

100 de medalii de argint pur, prezentate în cutii similare învelite în pegamoid, preț 3.500 pesetas, sau echivalentul în monedă străină.

Aldi tirajul redus, cât și personalitatea lui Corneliu Codreanu, sunt o cheazăie a valorii numismatice pe care o vor avea aceste medalii, în lumea colecționarilor.

Există încă foarte puține piese disponibile. Comenzile se pot face la redacție, remișând contravaloarea și speșale de expediție, pe numele și adresa redactorului Traian Popescu.



CARPAȚII

REVISTA CULTURALĂ ȘI DE
ACȚIUNE ROMÂNĂSCĂ ÎN EXIL
APARE ODATA LA DOUA LUNI
SUB ÎNGRIJIREA UNUI COMITET
DE REDACȚIE

Redacția și Administrația:
Calle Conde de Peñafiel, 62, 4.
Teléf. 402 11 01 - MADRID-6

Correspondența:
Apartado 9.263 - Madrid (Espania)

Abonamente:

Anual 20 \$ USA
De susținere 40 \$ USA
Expedierea Avion plus. 5 \$ USA

EDITURA CARPAȚII ANUNȚĂ

Au apărut:

ISTORIA ROMANILOR DIN DACIA TRAIANA, de A. D. Xenopol, vol I, II și IV	15 \$ USA
ISTORIA LITERATURII ROMÂNE, de D. Murărașu, vol II	4 \$ USA
Vol. I, legat	15 \$ USA
NATIONALISMUL LUI EMINESCU, de D. Murărașu	8 \$ USA
POVESTI, de Ion Creangă, legat și bogat ilustrat	20 \$ USA
DACIA, de Vasile Pârvan	3 \$ USA
PRECURSORI, de Octavian Goga	3 \$ USA
ISTORIA PARTIDELOR, NATIONAL, ȚĂRĂNESC ȘI NATIONAL-ȚĂRĂNESC, de Pamfil Selcuar, vol I, II	12 \$ USA
ISTORIA POLITICĂ ȘI MILITARĂ A RĂZBOIULUI ROMÂNIEI CONTRA RUSIEI SOVIETICE, de General Platon Chirnoagă	8 \$ USA
KARL MARX: ÎNSEMNĂRI DESPRE ROMÂNII. Texte inedite cu comentariu de Pamfil Selcuar	8 \$ USA
ȘTEFAN CEL MARE, VOIEVOI AL MOLDOVEI, de prof. Alexandru Boldur	8 \$ USA
ISTORIA DACIEI ȘI CONTINUITATEA DACOROMÂNĂ, de General Platon Chirnoagă	8 \$ USA
LE NID, UNITE DE BASE DU MOUVEMENT LEGIONNAIRE, de Faust Brădescu	5 \$ USA
POVESTI FĂRĂ ȚĂRĂ, nuvele, de Faust Brădescu, N. Novac și N. S. Ovoră	8 \$ USA
UNIREA NAȚIONALĂ ÎN COMPLEXUL POLITIC EUROPEAN, de Pamfil Selcuar	3 \$ USA
DICTIONAR ROMÂN-SPANIOL, de Prof. Ion Protopopescu, rustică.	4 \$ USA
Legat pânză	5 \$ USA
CORNELIU ZELEA CODREANU, DOUĂZECI DE ANI DE LA MOARTE, de Gr. Manollescu, T. Popescu, etc.	3 \$ USA
MOȘA ȘI MARIN, DOUĂZECI ȘI CINCI DE ANI DE LA MOARTE, de Prat y Souza, Marquesa de Nantouillet, Blas Piñar, Gr. Manollescu	5 \$ USA